

Libretto

GILES MILTON

SAMOURAÏ
WILLIAM

L'Anglais qui rompit
l'isolement du Japon

Traduit de l'anglais par
ANNE-MARIE HUSSEIN

libretto

Titre original :
Samurai William. The Adventurer Who Unlocked Japan

Hodder and Stoughton, London, 2002.

© Giles Milton, 2002.

© Les Éditions Noir sur Blanc, Lausanne, 2003, pour la traduction française.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0764-6

Né en 1966 dans le Buckinghamshire, le journaliste et écrivain anglais Giles Milton est spécialiste de l'histoire des voyages et des explorations. Il collabore à de nombreux journaux, en France et à l'étranger, et est l'auteur de plusieurs essais : *Les Aventuriers de la Reine*, *Captifs en Barbarie* (Noir sur Blanc, 2002 et 2006). Son premier roman, *Le Nez d'Edward Trencom*, a paru en 2007 aux Éditions Buchet/Chastel.

REMERCIEMENTS

L'histoire du Samouraï William est tirée de lettres et de journaux intimes datant du règne du roi Jacques I^{er} d'Angleterre. Je suis extrêmement reconnaissant aux érudits qui ont rassemblé et publié ces pittoresques documents. La liste des sources auxquelles le présent récit a puisé figure dans les dernières pages de ce livre. Le magnifique ouvrage *The English Factory in Japan*, d'Anthony Farrington, mérite cependant une mention particulière. Les portraits des Anglais vivant au Japon doivent beaucoup à cette monumentale collection de textes originaux.

J'ai aussi une dette de reconnaissance envers de nombreux chercheurs et traducteurs qui m'ont apporté leur aide au Japon : Laura Inoue pour ses conseils, son ardeur au travail et son excellent alcool de prune ; le personnel de la Japan Foundation Library de Tokyo, ainsi que Takako Suga qui m'a servi d'interprète et de guide à Hirado.

Ma gratitude va aussi à Marjolein van der Valk qui a traduit des dizaines de pages de *De Ries van Mahu en de Cordes*, et à Peter ten Arve, de Rotterdam, à qui je dois la découverte et la traduction de manuscrits hollandais.

Je n'oublie pas non plus les nombreux Londoniens qui m'ont apporté leur concours, Maggie Noach et Jill Hughes ; Roland Philipps, Lizzie Dipple et Celia Levett ; George Tiffin qui a photographié un grand nombre des illustrations ; Frank

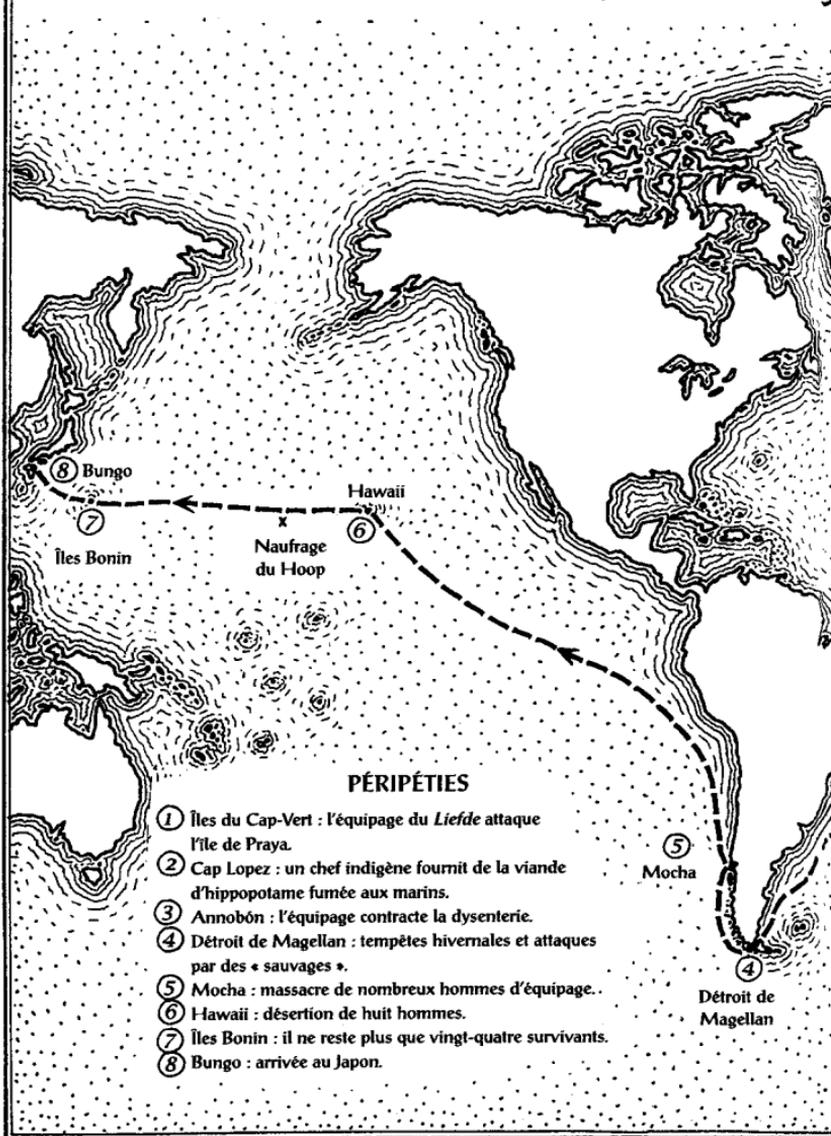
Barrett et Wendy Driver ; enfin les membres du personnel (et amis) toujours obligeants de la London Library où ce livre a été en grande partie écrit.

Je suis particulièrement reconnaissant envers Paul Whyles qui a accepté de lire et de relire le manuscrit dans des délais très courts et a suggéré de très utiles modifications.

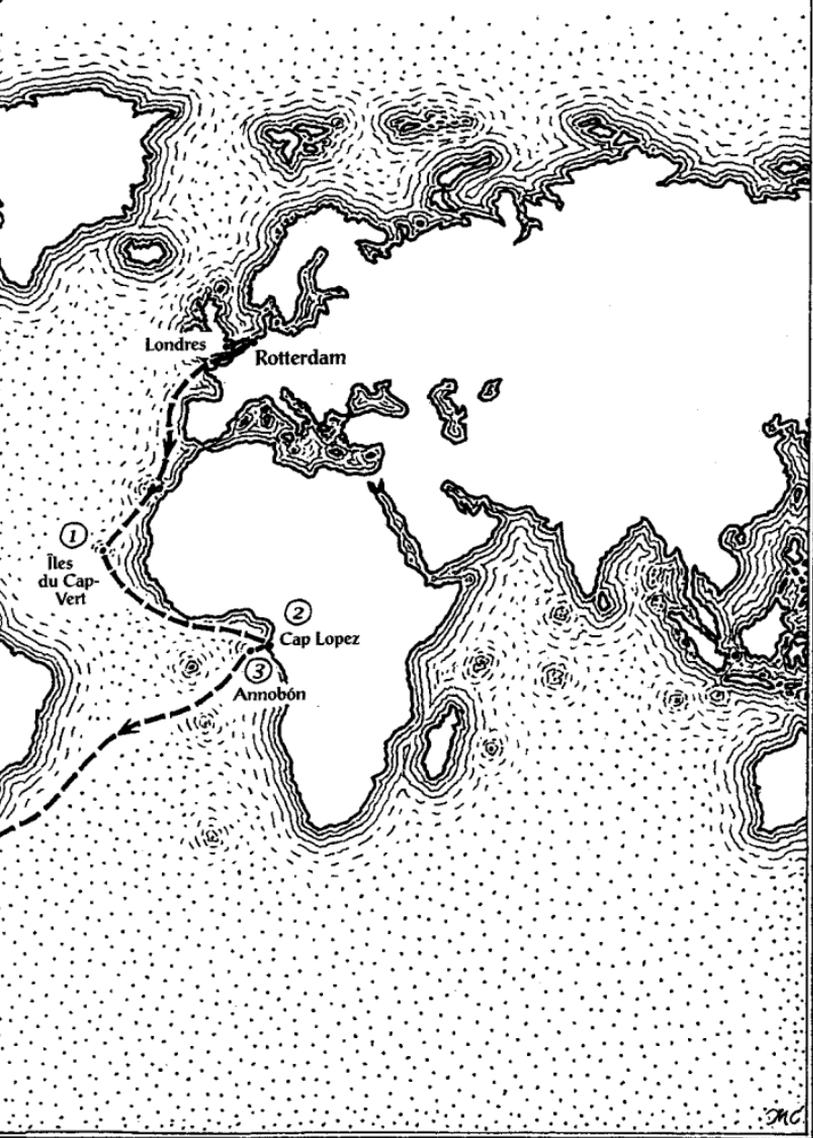
Enfin je veux dire un grand merci à Alexandra pour les encouragements, le soutien et les conseils affectueux que j'ai reçus d'elle, ainsi qu'à Madeleine et à Héroïse pour leurs niches et leur joyeux babillage.

Pour Aurelia

LE VOYAGE AU



JAPON : 1598-1600



NOTE SUR LA LANGUE

La langue utilisée par William Adams, Cocks et tous les personnages cités dans cet ouvrage est à la fois riche et bizarre. Une orthographe excentrique la rend parfois difficile à déchiffrer. Dans la version originale anglaise, l'auteur l'a quelque peu modernisée tout en prenant soin d'en conserver la fraîcheur et le pittoresque.

Nous nous sommes efforcés, en traduisant les citations empruntées à des documents de l'époque, de rester aussi près possible du texte original afin d'en conserver la vivacité. Nous avons néanmoins pensé qu'inventer un faux langage censé correspondre à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e risquerait de nuire à l'authenticité de ces témoignages. Nous avons donc décidé de nous en tenir à une structure grammaticale relativement moderne en prenant toutefois soin d'éviter les anachronismes dans le choix du vocabulaire et en utilisant, à l'occasion, des expressions empruntées à des ouvrages comparables de la même époque.

PROLOGUE

Ils avaient atteint les confins du monde. Une terrible tempête les avait poussés vers une région inconnue où, sur les cartes et les mappemondes, ne figuraient que des monstres habitant les abîmes marins. Au ciel nocturne scintillaient des étoiles orientales, mais ces astres mal connus n'avaient été, pour ces aventuriers solitaires et égarés, que des guides malicieux.

Il y avait près de deux ans que William Adams et ses compagnons bravaient la houle déchaînée des océans. Ils avaient essuyé les jets de javelots des habitants des îles rencontrées en chemin, enduré la maladie et la faim. En ce 12 avril 1600, les quelques hommes qui avaient survécu au voyage virent une fois de plus une terre apparaître à l'horizon. Ils y trouveraient, pensèrent-ils, la mort aux mains de cruels sauvages.

À l'aube, la cloche du grand monastère Manju-ji retentit. Tandis que la timide lumière du printemps se répandait sur les montagnes, une douzaine de sonneries émanant d'autres temples lui firent bruyamment écho. Il faisait déjà jour sur le delta de la rivière Oita, mais la nuit continuait à envelopper les palais et les pagodes de Funai. Les toits cunéiformes de ces bâtiments retenaient l'ombre prisonnière, et plusieurs heures s'écouleraient avant que la lumière n'envahisse l'enchevêtrement des ruelles.

L'étrange navire que les vagues poussaient dans le port était

dans un état lamentable. Ses voiles étaient en lambeaux, les bois de sa charpente blanchis par le soleil. Sa poupe majestueuse et sa proue percée de fenêtres à meneaux le distinguaient cependant des jonques qui fréquentaient ces rivages méridionaux du Japon. Dès qu'il avait été aperçu, l'alarme avait été donnée et un petit groupe de citadins était parti à la rame pour l'observer de plus près. Un spectacle pitoyable se présenta aux yeux des quelques hommes qui grimpèrent à bord. Douze aventuriers gémissants gisaient dans leurs excréments. Des rougeurs, symptômes du scorbut, couvraient la peau de beaucoup d'entre eux, et les autres souffraient de terribles maladies tropicales. Leurs provisions étaient épuisées depuis longtemps et ils avaient survécu en se nourrissant des rats et autres vermines qui pullulaient au fond de la cale, parmi les monceaux de détritrus. Seul William Adams était en état d'adresser quelques mots aux nouveaux arrivants et la vision de ces premiers représentants d'une civilisation plus ancienne, et peut-être plus raffinée que la sienne, le remplit d'étonnement.

Il se rendit immédiatement compte que ces hommes étaient venus non pas pour le secourir, lui et ses compagnons, mais pour piller leur navire. Il ne lui restait plus que l'espoir de trouver un bon accueil à terre. Après avoir livré une longue bataille contre les tempêtes et la faim, les voyageurs avaient réussi l'exploit hors du commun de traverser deux océans, l'Atlantique et le Pacifique, en se frayant un chemin à travers le redoutable détroit de Magellan. Ils avaient survécu aux blizzards de l'Antarctique et aux tempêtes tropicales et avaient vu, horrifiés, leurs amis et leurs camarades perdre leurs forces et rendre l'âme. Des cinq navires qui composaient leur flotte, le leur était le seul à atteindre les côtes du Japon. De la centaine de marins embarqués avec eux, vingt-quatre seulement étaient encore en vie, dont six étaient aux portes de la mort.

Après plus de dix-neuf mois passés en mer, Adams avait abordé au Japon, île mythique sur laquelle aucun Anglais n'avait encore posé le pied. Au moment de débarquer, il pria Dieu que le voyage d'exploration dans lequel il s'était lancé soit enfin arrivé à son terme. La découverte ne faisait en réalité que commencer pour lui.

À l'époque élisabéthaine, les Londoniens ignoraient presque tout du Japon. Sur les cartes consultées par les aventuriers, le lointain Orient n'était indiqué que par quelques traits informes, par des points et par des figures de monstres grotesques. Sur la carte du monde établie par Gerhard Mercator en 1569, une tache en forme de losange à laquelle se rattachaient deux chaînes d'îles tentaculaires figurait le Japon. Edward Wright n'avait pas fait beaucoup mieux. Lorsque ce cartographe en était venu à dessiner le Japon, il avait fait appel à son imagination et avait tracé les contours d'une langouste difforme, dotée d'une longue barbe duveteuse. Tout en qualifiant fièrement son œuvre de « description hydrographique véritable », il avait admis n'avoir dessiné avec exactitude du monde que « ce qui avait été découvert jusqu'à ce jour ». Le Japon, hélas, n'en faisait pas partie.

Ailleurs en Europe du Nord, l'ignorance des érudits quant à l'emplacement du Japon et à la population de ce mystérieux « royaume » était tout aussi profonde. Tous les renseignements que l'on avait à ce sujet aux Pays-Bas, en France et dans le Saint Empire étaient puisés dans les récits de Marco Polo, vieux déjà de trois siècles. Le grand voyageur vénitien, qui n'était pas allé lui-même au Japon – pays qu'il nommait Sypangu –, s'était d'ailleurs fié à des ouï-dire et répétait ce qu'il avait appris des Chinois : « Les gens sont blancs et de moult belle manière », écrit-il, ajoutant qu'ils étaient féroceement fiers et qu'ils avaient leur propre gouvernement. Personne – pas même leurs voisins les Chinois – n'ose s'embarquer pour leur pays,

note-t-il, car les distances à parcourir sont énormes et les dangers graves.

Les royaumes interdits étaient riches, tout au moins dans l'imagination des aventuriers, et, à leurs yeux, le lointain Japon – le pays du Soleil Levant – brillait de l'éclat de l'or : « Ils ont tant d'or que c'est sans nombre, raconte Polo au comble de l'excitation, car ils le trouvent en leur île. » Le palais de l'empereur « est tout couvert d'or fin », ses fenêtres brillent et scintillent, et on y trouve « si démesurément grande richesse que trop serait grande merveille qui la pourrait nombrer ».



De nombreux naufrages étaient dus à l'inexactitude des cartes. Sur celle-ci, gravée aux Pays-Bas vers 1596 et jugée « très vraie » par un capitaine, le Japon a la forme d'une langouste, comme c'était le cas dans des versions antérieures.

De telles perspectives poussèrent des douzaines d'aventuriers anglais à braver les mers inconnues, à mettre leur confiance en Dieu et à compter sur des vents favorables. Après avoir étudié cartes et portulans, ils étaient arrivés à la conclusion, certes logique, que, pour aller en Orient, la route la plus courte passait par l'océan Arctique. L'idée que leurs fragiles vaisseaux puissent se heurter à de monstrueux icebergs et à des montagnes de glace translucides ne leur effleura pas l'esprit. Ce fut pourtant ce qui arriva à Sir Hugh Willoughby, parti en 1553. Son expédition se solda par une catastrophe spectaculaire : son navire fut immobilisé dans le piège glacé de la mer Blanche, au nord de la Moscovie où ses hommes, gelés par un blizzard de l'Antarctique, trouvèrent la mort.

Pour atteindre le Japon et la Chine, la route qui contour-
nait le continent américain par le nord, celle du passage du Nord-Ouest, était réputée être plus courte encore. Mais elle s'était révélée, elle aussi, désastreuse pour nombre de loups de mer élisabéthains. « Le froid était si grand, raconte l'aventurier George Beste, qu'il gelait non seulement les corps des hommes mais les cordages et les lignes. » La glace envahissait la mer, même en plein été, car de terribles tempêtes fracturaient la banquise et jetaient des montagnes de glace sur la route des navires en bois des explorateurs. « Nous étions entourés de glace, écrivit ce navigateur à propos d'une de ses expéditions, au point que nous ne pouvions voir ni terre ni mer. »

George Beste n'en encourageait pas moins ses compatriotes à atteindre l'Orient dont il faisait miroiter à leurs yeux les trésors inimaginables. « Des mondes entiers s'offrent, disait-il, à ceux qui, les premiers, daigneront en prendre possession, les habiter et les cultiver. » La planète et ses richesses étaient à conquérir au XVI^e siècle, et dans les océans, de vastes étendues restaient encore à traverser. « Oui, des pays sont encore

sans maîtres ni propriétaires, fertiles cependant, où pousseraient toutes commodités de blés et de grains», poursuivait l'explorateur qui se serait montré peut-être un peu moins enthousiaste s'il avait connu les périls encourus sur les mers tropicales. Les vaisseaux élisabéthains étaient fragiles et entièrement livrés aux caprices des vents, des tourbillons et des courants. Les hauts-fonds et les bancs de sable de la mer de Chine ne figuraient sur aucune carte et on disait la mystérieuse île du Japon environnée de tempêtes imprévues dans lesquelles les navires disparaissaient d'un seul coup.

Les audacieux aventuriers portugais s'étaient montrés capables de pénétrer plus loin en Orient que leurs homologues anglais. Longeant les côtes de l'Afrique, ils avaient d'abord doublé, en 1488, le cap de Bonne-Espérance, puis, manœuvrant à tâtons leurs carques dans les eaux inconnues de l'océan Indien, ils avaient atteint l'Inde dix ans plus tard et, en 1511, avaient capturé le port malais de Malacca. Pousant plus loin vers l'est, ils avaient entrepris un commerce clandestin avec les régions côtières de la Chine, achetant soieries et porcelaines aux sujets des empereurs Ming. Mais, tandis qu'ils longeaient les rivages du ventre arrondi de ce grand empire, le courage avait commencé à leur manquer. Leurs ressources en moyens matériels et en hommes étaient insuffisantes. Ils opéraient aux confins du monde connu et, ayant atteint des limites qu'ils ne se sentaient plus capables de dépasser, ils décidèrent de s'en tenir là.

Trente années devaient s'écouler avant que les terribles vents tropicaux ne poussent les premiers Occidentaux jusque sur les rives du Japon. Ils se trouvèrent dans un pays tel qu'ils n'en avaient jamais vu de semblable. Des moines ascétiques y côtoyaient des courtisans parfumés, de ravissants palais s'élevaient à côté de temples aux murs laqués. Les nouveaux arrivants furent ébahis en découvrant que les Japonais s'adonnaient à des plaisirs d'un extrême raffinement et se pliaient

à un cérémonial dont les règles étaient aussi compliquées qu'étonnantes.

Ce brillant tableau n'était cependant pas sans ombres. Les seigneurs féodaux et leurs armées s'affrontaient lors de batailles d'une ampleur dépassant tout ce que l'on connaissait en Europe. Des centaines de milliers de guerriers y prenaient part et les vaincus pratiquaient le suicide rituel plutôt que de subir l'opprobre de la reddition. À l'autre bout du monde s'étendait un pays à la fois enchanté et profondément mélancolique.

L'histoire du Samourai William, qui s'y déroula au début du xvii^e siècle, est l'une des plus remarquables de cette époque. Elle eut pour cadre une civilisation dont le raffinement dépassait l'imagination, mais qu'allèrent déchirer des conflits aggravés par les interventions des Européens. Elle eut pour prologue, en 1544, presque soixante ans avant l'arrivée de son héros au pays du Soleil Levant, l'aventure d'un petit groupe de marchands portugais voyageant à bord d'une jonque aux voiles gonflées par le turbulent vent de mousson. Cette embarcation fut entraînée si loin sur la mer de Chine orientale que ses passagers finirent par apercevoir les forêts recouvrant l'île de Kyushu, au sud-ouest du Japon. Ce fut ainsi qu'en 1544, trois Portugais débarquèrent sur le sol de l'antique fief de Bungo.

I

À LA COUR DE BUNGO

Personne n'avait jamais vu d'hommes à l'aspect aussi étrange. Ils avaient de grands nez, des moustaches géantes et portaient des pantalons bouffants, entièrement matelés. Ils semblaient aussi ne pas comprendre grand-chose aux manières des Japonais et aux règles de l'étiquette observée dans leur pays. Les quelques curieux assemblés sur les quais du port de Funai les crurent venus d'un autre monde.

Le navire des nouveaux arrivants avait été entraîné vers ces rivages par la « grande et véhémence tempête » qui menait sa dernière danse au large des côtes. Il était rare qu'une jonque traverse la mer de Chine orientale et l'arrivée de ce navire mis à mal par les flots attira immédiatement l'attention du gouverneur de Funai. Il se rendit au port où les étrangers lui expliquèrent, par l'intermédiaire d'interprètes chinois, qu'ils « venaient d'une autre terre appelée Portugal, qui était à l'extrémité la plus lointaine du monde ».

Ne sachant que faire, le gouverneur chargea un messenger d'apprendre la nouvelle au seigneur de Bungo dont l'autorité s'étendait sur le port. Craignant que les étrangers ne soient une source d'interminables ennuis s'il les laissait en vie, ce dernier ordonna qu'on les exécute sur-le-champ, qu'on s'empare de leurs biens et qu'on confisque leur navire. Cette décision provoqua beaucoup de commentaires dans les salles du palais, en particulier lorsque la nouvelle arriva

aux oreilles du fils aîné du seigneur. Celui-ci déclara à son père qu'un tel acte ternirait la réputation de Bungo dans le Japon tout entier, et qu'il s'opposait à ce qu'un tel meurtre fût perpétré.

Le seigneur de Bungo revint sur sa décision. Il le fit de mauvais gré, mais s'en félicita plus tard, lorsqu'il en eut appris davantage sur les hommes venus « d'une autre terre ». On lui dit en effet qu'ils étaient bien habillés et parlaient d'une manière très raffinée, ce qui était particulièrement important dans la société japonaise de l'époque, policée et strictement hiérarchisée. Sa Seigneurie fut particulièrement satisfaite de savoir qu'ils étaient « vêtus de soie et portaient habituellement une épée au côté, contrairement aux marchands ». Dans une missive destinée au gouverneur du port, il ordonna qu'on lui amène immédiatement l'un de ces hommes, sinon tous. « Je tiens pour vrai, écrivit-il, que ces mêmes hommes vous ont largement entretenu de sujets tenant à l'univers, et vous ont assuré, sur leur foi, de l'existence d'un autre monde plus grand que le nôtre. »

Seule une curiosité futile inspirait, à ce qu'il apparut par la suite, le soudain intérêt porté aux visiteurs par le seigneur de Bungo. C'était un être léthargique, qui souffrait de divers maux, réels ou imaginaires, et sur lequel l'ennui pesait depuis longtemps. « Vous connaissez ma longue indisposition accompagnée de tant de souffrances et douleurs, poursuivait-il dans sa lettre, et le grand besoin où elle me met de quelque diversion. » Il promettait que quiconque visiterait sa petite cour serait traité avec le plus grand honneur et respect.

Il n'y eut aucun doute quant à celui des trois Portugais qui allait se présenter à la cour du seigneur de Bungo. Le choix du gouverneur se porta sur Fernao Mendes Pinto, un aventurier loquace, parce qu'étant « le plus vif d'humeur, ce par quoi les naturels japonais sont infiniment ravis, il

pourrait réjouir le malade». Cette vivacité, pensa le gouverneur, «distrairait la mélancolie [du seigneur] au lieu de la détourner».



Les Japonais étaient à la fois fascinés et dégoûtés par les capitaines portugais. Ces aventuriers hâbleurs portaient des costumes fabuleux, mais ils se lavaient rarement et se montraient peu respectueux des us et coutumes de leurs hôtes.

C'est ce qu'il advint. Pinto était un aventurier *extraordinaire*, un *fidalgo* (noble) hors du commun dont le costume d'une élégance voyante indiquait une personnalité pittoresque. C'était un éternel romantique, un collectionneur de contes qui avait quitté le Portugal six ans plus tôt à la recherche du bizarre et de l'absurde. Lorsque, plusieurs années plus tard, il en vint à écrire l'histoire de ses voyages, il sut, par le sous-titre de son livre, aiguïser la curiosité des lecteurs en proclamant avoir été « cinq fois naufragé, seize fois vendu et treize fois réduit en esclavage ».

Cet ouvrage, intitulé *Peregrinaçam* (« Pérégrinations »), est rempli du récit d'incidents et de dangereuses aventures à la plupart desquelles l'intrépide auteur avait pris part. Rédigé pour la famille et les amis du voyageur, il ne tarda pas à être imprimé et devint un best-seller. Il aurait dû être accompagné d'un avertissement : Pinto était un fabulateur qui n'hésitait pas à s'attribuer les exploits d'autrui. Il prétendait avoir été le premier Européen à avoir débarqué au Japon, et pourtant on sait à présent – et il le savait lui-même – qu'une poignée de naufragés avaient été jetés sur les côtes de cet archipel l'année précédente. Pour rendre ses histoires plus intéressantes, il modifiait les dates, ajoutait des épisodes empruntés ailleurs, et exagérait sa propre audace. Ce qu'il dit du Japon contient néanmoins beaucoup de vérités. Qu'il ait abordé à Bungo avec son compatriote Jorge de Faria ne fait pas de doute, et les renseignements qu'il fournit sur les côtes japonaises sont, dans l'ensemble, exactes. Il en va de même du récit des incidents qui marquèrent le séjour qu'il y fit, car d'autres sources en attestent la véracité. Otomo Yoshishige, le fils du seigneur du lieu, en fit plus tard à un chroniqueur japonais un compte rendu d'une remarquable similitude. Le traducteur qui fit connaître l'ouvrage de Pinto au public anglais n'avait pas entièrement tort lorsqu'il écrivit : « Personne avant lui [...] n'a parlé autant et si véridiquement de ces parties orientales du monde. »

Une imposante escorte de nobles et de dignitaires accompagna Pinto lorsqu'il alla se présenter au seigneur de Bungo. Ces personnages étaient vêtus de riches robes et portaient des masses d'armes, insignes de leur rang. Le Portugais fut immédiatement frappé par la somptuosité de leurs costumes brodés de délicats pétales sertis de filigrane d'or. Ce fut plutôt par la physionomie des habitants du pays que les voyageurs qui visitèrent le Japon par la suite furent frappés. «Leurs yeux et leurs nez sont minuscules», note le père jésuite Luis Frois, et les fabuleuses moustaches qu'affectionnaient les Portugais n'ornaient pas leur visage. Au contraire, ils «arrachaient les poils de leur face» avec des pinces, et leur peau était, en conséquence, lisse et brillante. Leur coiffure aussi excitait les rires des visiteurs. Ils se rasaient une grande partie de la tête, ne laissant qu'une queue-de-cheval «à l'arrière [...] longue et attachée». La façon dont les Japonais se curaient le nez faisait elle aussi l'objet de commentaires. «Nous nous servons de notre pouce ou de notre index, écrit un observateur, [...] ils se servent de leur petit doigt à cause de la petitesse de leurs narines.»

Après avoir été conduit à travers les salles du grand palais de Funai, Pinto fut introduit dans les appartements où Sa Seigneurie se languissait dans son lit. Mais, à peine le malade eut-il aperçu le visiteur qu'il se souleva et qu'un sourire illumina, fait rare, sa face : «Votre arrivée dans ce pays qui est le mien ne m'est pas moins agréable que la pluie tombée du ciel n'est profitable aux champs où le riz a été planté», déclara-t-il. Un si extraordinaire accueil étonna fort Pinto qui avoua, dans son livre, avoir été «un peu perplexe devant la nouveauté de ces termes et la manière de cette salutation». Toutefois, il reprit vite ses esprits et, s'excusant de son court silence, il l'expliqua par la conscience qu'il avait de se trouver «aux pieds d'un si grand roi», ce qui aurait suffi à le rendre «muet pendant cent mille ans». Il ajouta

qu'il n'était « qu'une misérable fourmi, comparé à la grandeur » de son hôte.

Peut-être Pinto s'était-il cru en présence du roi du Japon, car les Portugais apprirent, bien des années plus tard, qu'Otomo Yoshiaki – tel était le nom du seigneur de Bungo – n'était qu'un des soixante-six seigneurs féodaux que comptait le Japon. Son autorité ne s'étendait que sur une petite partie de Kyushu, l'une des quatre îles principales composant le royaume.

Sa Seigneurie ne fit rien pour corriger l'erreur de Pinto, pas plus qu'il ne témoigna d'un quelconque intérêt pour le pays dont son visiteur était originaire. Abordant au contraire son sujet favori, c'est-à-dire parlant de sa propre personne, il mit Pinto au courant de ses maux, par l'intermédiaire de ses interprètes chinois. « Tu m'obligerais, déclara-t-il, en me faisant savoir si, dans ton pays, qui est à l'extrémité la plus lointaine du monde, tu as entendu parler d'un remède pour cette maladie qui me tourmente. » Il souffrait de la goutte, mais pas seulement : son estomac se révoltait chaque fois qu'on lui présentait un plat de fruits de mer ou de crustacés, et il confia à Pinto que ce dégoût ne l'avait pas quitté « depuis près de deux mois ».

Inquiet de se voir sommé de fournir des médicaments, Pinto chercha d'abord à gagner du temps en déclarant qu'il ne faisait « pas profession de fisicien ». Saisi par la crainte de décevoir son hôte, il changea cependant de ton et prétendit avoir dans ses coffres restés à bord « un certain bois » qui, trempé dans l'eau, « guérissait de maux bien plus graves » que celui dont le souverain se plaignait. Le bois en question fut apporté, Pinto en fit une infusion et Yoshiaki « en ayant usé pendant trente jours de suite [...] guérit parfaitement de sa maladie ».

Le seigneur de Bungo se lia très vite d'amitié avec son hôte portugais. La potion que celui-ci lui avait procurée l'avait

soulagé et il paraissait lui en être sincèrement reconnaissant. Ses sujets semblent, en revanche, ne pas avoir trouvé grand-chose à louer chez les premiers arrivants européens. « Ces hommes sont des marchands de la Barbarie du sud-ouest, raille l'auteur de *Yaita-hi*, une chronique japonaise. Ils comprennent jusqu'à un certain point la distinction entre Supérieur et Inférieur, mais je ne sais pas s'ils possèdent de véritables règles d'étiquette. » La façon qu'avaient les étrangers de se parler en criant et de s'injurier horrifiait d'autres observateurs japonais. « Ils laissent voir leurs sentiments sans chercher à les maîtriser, note avec mépris l'un d'entre eux, et sont incapables de comprendre le sens des caractères écrits. » Il y avait pire : leurs vêtements étaient crasseux et puaien la sueur tandis que la barbe qui leur couvrait le visage leur donnait un aspect inquiétant.

Les Japonais se seraient sans doute vite désintéressés des Portugais si les cales des navires à bord desquels ils étaient arrivés n'avaient pas contenu des objets d'une grande importance. Il s'agissait d'armes – mousquets et arquebuses – dont le pouvoir de destruction remplissait d'étonnement les habitants de ces îles. « Ils n'avaient jamais vu de fusil dans ce pays, écrit Pinto, et ils ne comprenaient pas ce que cela pouvait bien être, aussi, incapables de concevoir le secret de la poudre, ils l'attribuèrent nécessairement à une quelconque sorcellerie. »

Le seigneur de Bungo demanda à Pinto combien d'artilleurs servaient le roi du Portugal. Cédant à son penchant pour la hâblerie, celui-ci prétendit qu'ils étaient approximativement deux millions. « Le roi fut fort ébahi », écrit Pinto qui, très content de lui-même, ajouta que c'était « une réponse merveilleuse ».

Yoshishige, le fils du seigneur de Bungo, ne mit pas longtemps à se rendre compte de la valeur que pouvaient avoir des armes d'une telle puissance dans un pays où on se battait



encore à l'épée et à l'arbalète. Désirant découvrir par lui-même le maniement de l'arquebuse et craignant que Pinto ne lui refuse de le laisser se servir de son arme, il se glissa, la nuit, dans la chambre de son hôte et la lui déroba. Il ne tarda pas à s'en repentir. Il n'avait pas grande idée de la manière de charger une arme à feu et ne savait pas non plus comment on s'y prenait pour tirer. Il versa une énorme quantité de poudre dans le canon, y enfonça la balle et alluma la mèche. Une lumière fulgurante l'aveugla, accompagnée d'une énorme explosion. « Par maladventure, l'arquebuse se brisa en trois morceaux et lui causa deux blessures, par l'une desquelles le pouce de sa main droite fut, d'une certaine manière, perdu. » Le jeune prince, voyant son pouce sectionné, s'évanouit et « tomba à terre comme mort ».

Pinto se trouva dans une situation critique. L'accident survenu au prince mit le palais sens dessus dessous et l'hôte arrivé sans avoir été invité fit les frais de la colère générale. « Ils conclurent que je l'avais tué, se remémore l'aventurier, et deux quidams de la compagnie tirèrent leurs cimenterres prêts à m'occire. » Mais le seigneur de Bungo les arrêta car il voulait d'abord faire subir à Pinto un interrogatoire plus poussé. L'ayant fait agenouiller, mains liées derrière le dos, il le questionna par l'intermédiaire d'un interprète tandis qu'un juge penché sur lui brandissait un poignard « trempé dans le sang du jeune prince ». Le Portugais comprit vite la nature de la justice japonaise. En temps normal, les condamnés étaient mutilés en public, puis fouettés à mort ou décapités. On laissait ensuite leur corps pourrir, ce macabre spectacle étant censé avoir valeur d'exemple. Le châtement promis au Portugais ne serait pas moins affreux. « Si tu ne réponds pas aux questions que je te pose, lui dit son interrogateur, tes membres seront éparpillés dans l'air, comme les plumes d'une volaille morte que le vent transporte d'un endroit à l'autre, arrachées au corps avec lequel elles ne faisaient qu'un quand elle était en vie. »

Les bourreaux étaient impatients de découper leur victime, mais une autre idée, beaucoup plus raisonnable, vint à l'esprit du seigneur de Bungo. Puisque son hôte était à l'origine de l'accident dont Otomo avait été victime, suggéra-t-il, c'était à lui que devrait incomber le devoir de le ressusciter. Il avait fourni un remède contre la goutte, peut-être était-il capable d'administrer au prince une potion qui le ramènerait à la vie. Une fois de plus, Pinto se trouva forcé à jouer les médecins. Seulement, cette fois, son existence même était en jeu.

L'état du jeune Yoshishige semblait désespéré. Il gisait sur le sol, « baignant dans son propre sang, sans bouger ni main ni pied ». Mais un rapide examen convainquit Pinto que ses blessures n'étaient pas aussi graves que les courtisans qui se pressaient autour de lui le croyaient. La balafre qui lui entaillait le front était impressionnante, mais ce n'était en réalité « pas grand-chose » et le pouce qui pendait, accroché aux tendons, pouvait probablement être recousu. « Pour lors, comme la blessure à son pouce droit était la plus dangereuse, raconte Pinto, je commençai par là et fis sept points de suture. » La coupure continuant à saigner du fait de la maladresse du chirurgien improvisé, celui-ci eut recours à un emplâtre traditionnel préparé avec « du blanc d'œuf [...] et utilisé aux Indes » où il l'avait vu employer. Les soins ainsi prodigués eurent de bons effets. Le sang se coagula, le prince reprit connaissance et commença à se sentir mieux. Vingt jours plus tard il était presque complètement remis « sans autre inconvénient qu'une petite faiblesse de son pouce ». La nouvelle technologie – les mousquets et les arquebuses de Pinto – avait fait ses preuves. Elle avait un avenir assuré au Japon. Quelques mois après l'accident, les armuriers de Bungo étaient diligemment occupés à copier les armes venues de par-delà les mers.

Pinto n'en finissait pas de s'étonner des manières raffinées des Japonais qu'atterraient en revanche la façon fruste



Les échanges de cadeaux jouaient un grand rôle dans la vie japonaise et faisaient l'objet de tout un cérémonial. Le shōgun et ses courtisans s'attendaient à ce que les marchands européens leur offrent des présents coûteux et exotiques à leurs yeux.

et grossière de manger des Portugais. En 1556, lors de sa seconde visite au Japon, Pinto, invité à un banquet officiel, se trouva vite en butte à la moquerie de ses hôtes. « Nous nous mîmes à manger à notre propre façon de tout ce qui était placé devant nous », écrit-il, ajoutant que les voir faire « causa plus d’amusement au roi et à la reine que toutes les comédies qui auraient pu être jouées devant eux ». « Les Japonais ont pour habitude de manger avec deux petits bâtons [...], observèrent les Portugais, et estiment que toucher les viandes avec la main est une grande incivilité. » À la fin du repas, leur bonne humeur avait tourné au dédain et les convives « passèrent leur temps à se distraire à nos dépens, brocardant et raillant ». Le banquet prit abruptement fin lorsqu’un marchand japonais pénétra dans la salle, portant un lot de bras artificiels taillés dans le bois. À la grande joie des courtisans, il expliqua à Pinto et à ses hommes que, vu que leurs mains « devaient, par nécessité, toujours sentir la chair et le poisson [...], ces marchandises devraient leur être très commodes ».

Pinto quitta Bungo après avoir passé quelques mois à la cour d’Otomo. Le Japon l’avait fasciné par sa richesse et sa splendeur et, bien que le récit qu’il fit de son séjour ait, en maints endroits, tout de la fable médiévale, il offrit au monde la première description de ce pays faite par un témoin oculaire. Il y exprima d’une manière pittoresque l’étonnement que ressentiraient aussi les hommes qui s’y rendraient bientôt à sa suite. L’un d’entre eux devait choquer ses proches en déclarant dans une lettre que les Japonais étaient une race supérieure sur presque tous les plans : « Il ne vous faut pas croire que ce sont des barbares, écrit-il ; sauf pour notre religion, nous leur sommes grandement inférieurs. »

Ce fut un mélange de bluff, de courage et de jovialité qui permit à Pinto de garder la vie sauve pendant son séjour au Japon. N’étant jamais sorti du fief de Bungo et ne s’étant

jamais éloigné de la région qui en borde les côtes, il semble avoir ignoré que le Japon du XVI^e siècle était l'une des contrées les plus dangereuses au monde. Le pays du Soleil Levant traversait la terrible *sengoku jidai* – l'ère des guerres civiles – durant laquelle seule la force garantissait le pouvoir. « Les hommes se châtaient et se tuaient les uns les autres, écrit un des premiers visiteurs européens, bannissaient, confisquaient les biens à leur guise, de telle manière que la félonie foisonnait et que personne ne faisait confiance à son voisin. »

Le pays était nominalement gouverné par un empereur, le « Souverain céleste », comme on l'appelait, qui vivait à Kyoto cloîtré dans un splendide isolement. Au Moyen Âge, période bénie de l'histoire du Japon, le souverain avait été entouré de foules de dames et de courtisans qui occupaient leurs journées à cultiver les beaux-arts. Les coffres impériaux s'étant vidés par la suite, nombre de *daimyo* – les nobles – avaient abandonné la vie de cour bien réglée et ses loisirs pour se retirer dans leurs provinces d'origine, laissant l'empereur livré à lui-même. Selon un chroniqueur japonais, le palais du souverain ne valait guère mieux qu'une hutte de paysan, et les courtisans restés à ses côtés subvenaient à leurs besoins en vendant des poèmes autographes et en colportant des objets anciens dans les ruelles de Kyoto. Il ne pouvait pas être question pour lui d'abdiquer car la cour ne pouvait pas financer les rites et les cérémonies qu'aurait requis une telle occasion. Lorsque l'empereur Go-Tsuchimikado mourut en 1500, l'état des finances impériales était tel que son corps en décomposition ne fut enterré qu'au bout de six semaines. La situation de l'empereur régnant à l'époque du séjour de Pinto était à peine plus enviable. Le couronnement n'eut lieu que neuf ans après son accession au trône car l'argent manquait – et, même alors, il n'était qu'une marionnette sans pouvoir. « Le vrai roi, mais obéi de personne », remarque un observateur.

L'empereur avait un protecteur en la personne du *shōgun*,

«le généralissime pour la soumission des barbares», qui était aussi l'homme fort parmi les seigneurs féodaux. Mais, vers 1540, lui non plus n'exerçait aucune autorité réelle car le pays était en proie à l'anarchie, et la réalité du pouvoir était entre les mains de brigands, de mercenaires et de seigneurs de la guerre rivaux. Ces derniers, les grands daimyo comme Otomo Yoshiaki, seigneur de Bungo, étaient engagés dans d'interminables guerres intestines, faisant main basse sur les fiefs les uns des autres, massacrant leurs ennemis avec toute leur parentèle.

Le pouvoir était entre les mains des barons voleurs dépourvus de scrupules, des bandits et des moines guerriers qui dévastaient régulièrement les campagnes. Ils dépendaient dans une grande mesure, pour leur succès, des *samouraïs*, porteurs de deux sabres qu'ils recrutaient sur leurs terres. Ces hommes d'armes avaient, dans un passé lointain, manifesté une fidélité sans faille envers leur suzerain. «Nous ne mourrons pas paisiblement, mais nous mourrons au côté de notre roi», telle était leur devise. Ils étaient devenus incapables de loyauté et ceux qui vivaient dans des régions frontalières étaient toujours prêts à changer de camp pour aller servir des seigneurs plus riches ou plus heureux à la guerre.

Les moines guerriers constituaient une autre menace pour les seigneurs et pour le shōgun. Les chroniques japonaises fourmillent d'exemples d'individus de ce type, riant avec mépris à l'idée que quiconque pourrait s'emparer de leurs monastères fortifiés perchés sur des pitons rocheux. En sécurité derrière leurs remparts massifs, ils se sentaient à l'abri de toute attaque et avaient, en grand nombre, abandonné la prière pour des festivités tapageuses, pour la sodomie et pour l'adultère. Les ténèbres n'enveloppaient cependant pas entièrement cette période turbulente. On pratiquait toujours la calligraphie dans les plus grands monastères zen où des œuvres exquises voyaient encore le jour. Les plus instruits parmi les seigneurs féodaux

s'adonnaient, eux aussi, à cette forme d'art. Le drame lyrique du *nô*, la poésie et les rituels raffinés de la cérémonie du thé étaient aussi à l'honneur en ces temps troublés.

En dépit de l'incertitude et des luttes pour le pouvoir, la cour, privée de moyens financiers, continuait à fonctionner sur un mode distant et grandiose, et jouissait toujours d'un immense respect. « Bien que l'empereur ait perdu sa position, son pouvoir et ses revenus il y a quatre cents ans et ne soit plus guère qu'une idole, on lui témoigne encore un grand respect », écrit le jésuite Luis Frois. Les aristocrates à la tête rasée qui l'entouraient – les *kuge* – n'avaient plus aucun pouvoir, et pourtant ils étaient traités avec toute la révérence possible. Dans cette société extrêmement hiérarchisée, les titres honorifiques qu'ils portaient n'étaient pas purement symboliques ; une fois anoblis par une patente impériale, les guerriers les plus pauvres manifestaient un incommensurable mépris envers les barons voleurs les plus puissants. C'était là un phénomène typiquement japonais, et les étrangers qui arrivaient dans le pays avaient du mal à comprendre qu'un seigneur féodal dont le pouvoir s'étendait sur deux ou trois provinces mais auquel l'empereur n'avait pas accordé de place à sa cour puisse être traité avec irrévérence.

Quelques aventuriers portugais débarquèrent bientôt au Japon à la suite de Pinto. Pendant l'hiver 1547, le capitaine Jorge Alvarez visita le pays et se déclara beaucoup plus impressionné que par les régions côtières de la Chine et par les îles des Indes orientales. Il décrivit longuement les montagnes et les vergers et conclut son récit par une brève analyse du peuple japonais. Il fit l'éloge de nombre de choses, notant avec plaisir que le pays était habité par « une race blanche [...] de bonne apparence », et parla d'une façon admirative du régime alimentaire qu'on y observait, consistant surtout en grains bouillis et gluants : « Ils le cuisent comme un gruau, note-t-il, et en mangent très peu chaque fois. »

Ils étaient aussi très pieux et passaient une grande partie de chaque matinée « en prière, un rosaire à la main ». Dans leur vieillesse, beaucoup d'entre eux se retiraient dans un monastère bouddhiste pour y finir leurs jours dans la prière et la contemplation. C'était une vision très édifiante pour les hommes d'Église portugais, que venait seulement ternir l'habitude qu'avaient les moines, une fois leurs dévotions finies, de retrousser leurs kimonos et de « sodomiser les jeunes garçons qu'ils avaient charge d'instruire ».

Le récit d'Alvarez fascina un jeune jésuite du nom de François Xavier qui, ayant passé plus de huit ans en Inde et dans l'archipel malais, vit s'ouvrir devant lui un vaste champ de nouvelles activités missionnaires. Son enthousiasme ne fit que croître lorsque le capitaine lui eut fait faire la connaissance d'un réfugié japonais à l'esprit ouvert répondant au nom d'Anjiro. Après s'être converti au christianisme, ce dernier, accompagné d'un domestique et d'un ami, partit avec Xavier pour le Japon.

Les difficultés ne furent pas épargnées aux voyageurs. La traversée fut difficile pour le rafioteur qui les transportait et qui dut faire route parmi tempêtes et récifs cachés, pirates et hauts-fonds. Lorsque la fille du capitaine se noya en tombant à la mer, les marins chinois « païens » se livrèrent à des rituels diaboliques, sacrifiant des oiseaux marins pour en enduire de leur sang l'image de leurs déesses. Au bout d'une épuisante traversée de trois semaines, François Xavier et ses compagnons aperçurent enfin les côtes boisées de Kagoshima, ville au sud du Japon. On était le 15 août 1549, vingt-deuxième jour du septième mois de la huitième année de la période dite Tembun.

Située à quelque deux cents kilomètres au sud-ouest de Funai, Kagoshima avait un air beaucoup plus imposant que ce port. C'était la capitale du fief de Satsuma et les collines boisées qui l'entouraient étaient parsemées de pagodes à mul-

tiples étages et aux toits concaves. Xavier arriva au moment où elle était à son plus pittoresque. À peine une semaine auparavant, ses habitants avaient célébré la grande fête du *Bon*, le jour des morts bouddhiste, et des fleurs fraîches jonchaient les cimetières.

L'archipel japonais n'avait pas usurpé sa réputation, Xavier fut enchanté de le constater. Ses habitants avaient « un sens de l'honneur étonnamment grand, écrivit-il, ils prisent l'honneur plus que toute autre chose ». Il fut déçu de découvrir que les moines bouddhistes étaient « enclins à des péchés que la nature abhorre », mais il se montra convaincu que le Japon se révélerait un terrain fertile. « Si nous savions parler leur langue, assura-t-il, je ne doute pas que beaucoup deviendraient chrétiens. »

Kagoshima était située dans l'une des provinces les plus conservatrices du Japon, bastion de l'antique culte shinto, et le long de ses rues s'alignaient de petits sanctuaires anciens en bois avec leurs portiques caractéristiques, surmontés de deux poutres. Il y avait aussi des temples bouddhistes dont les autels abritaient des idoles dorées qui luisaient dans la faible lumière répandue par des bougies. On trouvait toutes les sectes les plus importantes dans la ville, des fanatiques disciples du Hokke habillés de robes exotiques aux moines vêtus de gris du Ji-shu. Ces derniers vivaient avec des nonnes et on disait que de frénétiques copulations occupaient leurs nuits.

Xavier prit le chemin du grand monastère de Fukusho-ji situé tout près du port. C'était un endroit délicieux qu'ombrageaient des camphriers et dont les pruniers en fleur embaumaient l'air. On y voyait des lanternes de pierre et un bassin couvert de lotus, un pont gardé par un dragon et des statues aux faces grimaçantes. Xavier rencontra le vénérable supérieur, l'abbé Ninshitsu, bouddhiste zen âgé de quatre-vingts ans qui se montra très aimable. La question de l'immortalité

de l'âme troublait depuis longtemps cet homme que la foi prêchée par Xavier et sa simple piété fascinèrent. Ayant longuement conversé avec son hôte par le truchement d'Anjiro, l'abbé le conduisit dans la salle de méditation où les moines étaient en prière. Le visiteur ayant demandé ce qu'ils faisaient, Ninshitsu eut un haussement d'épaules désabusé : « Les uns comptent les dons qu'ils ont reçus des fidèles les mois précédents, dit-il, les autres se demandent comment se procurer de meilleurs vêtements... bref, ils ne pensent à rien qui ait du sens. »

Le temps commença à changer peu après l'arrivée de Xavier à Kagoshima. Le vent d'automne apporta de brusques averses



Les habitants de Kyushu (*ci-dessus*) s'habillaient de manière recherchée, employaient un langage courtois et avaient des manières raffinées. « Ils prennent l'honneur plus que toute autre chose », écrit d'eux saint François Xavier.

et les journées fraîchirent. Les chrysanthèmes fleurirent et se fanèrent; les rizières moissonnées se transformèrent en marécages de boue grise et, après un bref mais spectaculaire flamboiement, les chênes perdirent leurs feuilles. Seuls les camphriers du Fukusho-ji, résistant au vent du nord glacé, gardèrent les leurs.

Xavier et ses compagnons grelottaient dans leurs tuniques de coton. On gelait dans les maisons qu'ils habitaient car les fenêtres garnies de papier n'empêchaient pas le vent glacé venu de la mer d'y souffler. L'hiver apporta la première neige dont le jésuite n'avait pas vu le moindre flocon depuis qu'il avait quitté le Portugal. Il resta au logis à étudier avec ténacité la langue du pays qui lui donnait beaucoup de mal. Le catéchisme japonais qu'il essaya de retranscrire phonétiquement fut un désastre. Deux fois par jour, il escaladait les escaliers de pierre menant au Fukusho-ji et, assis à une extrémité du pont gardé par un dragon qui enjambait le paisible bassin parsemé de lotus, il essayait de lire son œuvre à voix haute. Mais la langue en était pauvre et la doctrine qu'il exposait inintelligible. Pis encore, la maladresse de son style offensait les oreilles des moines érudits qui riaient et le traitaient de fou.

Quelques-uns des efforts qu'il fit pour obtenir des conversions individuelles par l'intermédiaire d'interprètes avaient été couronnés de succès. Un samouraï tombé dans la misère avait été le premier à se faire baptiser et, sous le nom de Bernardo, il s'était mis à l'étude de la Bible. La mère, l'épouse et la fille d'Anjiro étaient aussi devenues chrétiennes, ainsi que le propriétaire de la maison où Xavier logeait. Mais il ne s'agissait là que de succès rares, et le jésuite était forcé de constater que, même s'ils lui prêtaient une oreille attentive, ses auditeurs restaient généralement sceptiques. Il avait tenté d'utiliser des mots japonais – en les adaptant – lorsqu'il essayait d'enseigner le christianisme à la population locale,

mais force lui fut bientôt de constater que cette méthode ne faisait que créer la plus extrême confusion. Le vocabulaire religieux des Japonais était trop chargé de symboles pour pouvoir servir à véhiculer la théologie sur laquelle est fondé l'Évangile.

Jusque-là, Xavier n'avait pas pénétré dans l'intérieur du Japon et sa connaissance de ce pays se limitait – à l'instar de celle de Pinto – aux régions côtières. Dès le début, il avait eu l'intention de se rendre dans la mythique capitale impériale de Kyoto, appelée alors Miyako, pour demander à l'empereur lui-même la permission de prêcher. Il espérait aussi être reçu dans la fameuse université de Heizan afin d'y échanger des idées avec les moines érudits et de les convertir.

Il se mit en route avec ses compagnons à la fin du mois d'août 1550. Au cours de ce voyage, qui devait se révéler hérissé de difficultés, la petite troupe dut affronter, dans un premier temps, une dangereuse traversée en mer, bravant tempêtes et pirates avant d'escalader des montagnes couvertes de neige. Les souffrances que le jésuite eut à endurer le laissèrent désorienté ; son refus de l'offre qu'on lui fit d'un animal de bât n'arrangeait pas les choses, pas plus que l'alimentation de riz grillé pris en quantités minuscules qu'il s'imposait. « Il était si absorbé en Dieu, écrivit un de ses compagnons de voyage, qu'il s'écartait du chemin sans s'en apercevoir, déchirait son pantalon et se blessait les pieds sans le savoir. » Il ne fit que de rares conversions en chemin car tous ceux qu'il rencontrait voyaient en lui un être excentrique dont l'évidente pauvreté ne commandait pas le respect au Japon. À son arrivée dans les environs de Kyoto, son surplis noir sans manches était en lambeaux, et la petite calotte siamoise qu'il portait attachée par une ficelle lui donnait l'air d'un bouffon.

Xavier attendait beaucoup de la mythique capitale impériale. « On nous en dit de grandes choses, écrivit-il, [...] et nous sommes assurés qu'on y trouve plus de quatre-vingt-dix

mille maisons et une grande université.» On lui avait parlé de temples et de monastères monumentaux, de sanctuaires dorés et de maisons de plaisir où l'empereur et sa cour se livraient à des joutes intellectuelles. La vérité était tout autre. Kyoto était un champ de mines parsemé de bâtiments et de temples croulants, car la guerre, les épidémies et les inondations avaient laissé la ville dans un état lamentable. Un



Rares étaient les moines bouddhistes qui étaient sensibles aux prédications de saint François Xavier. Les tentatives maladroites de ce jésuite pour parler le japonais heurtaient l'ouïe de ces hommes, pauvres mais très instruits.

typhon avait endommagé deux grands portiques autrefois magnifiques, et une crue avait emporté la palissade de bambous taillés qui entourait les appartements impériaux. Les princesses et les maîtresses des dignitaires ne passaient plus leurs journées à écrire des poèmes mais à errer près des haies clôturant les jardins pour supplier les marchands de nourriture ambulants de leur faire la charité. L'empereur lui-même s'était retiré au fond de son palais.

Si Xavier avait été autorisé à jeter un coup d'œil dans les appartements interdits, il aurait découvert un spectacle étonnant. L'empereur n'était plus qu'une marionnette et il avait véritablement le physique de l'emploi. Il portait un extraordinaire couvre-chef muni de gigantesques oreillettes, des pompons pendaient de chacune de ses mains et il était juché sur des sandales de paille dont les talons mesuraient cinquante centimètres. « Ce gentilhomme ne touche jamais le sol avec son pied [...], écrivit un peu plus tard un visiteur, et il a le front peint en blanc et rouge. »

Le séjour qu'il fit à Kyoto découragea Xavier qui comprit que, pour avoir le moindre succès au Japon, il lui faudrait demander l'autorisation de prêcher aux grands seigneurs féodaux. Il se rendit aussi compte que sa robe déchirée et ses cheveux en broussaille, signes visibles de sa pauvreté, ne faisaient pas une bonne impression sur les Japonais. Aussi, ayant atteint Yamaguchi, Xavier revêtit-il des habits de soie dont il venait de faire l'acquisition pour se rendre à l'audience qu'Ouchi Yoshitaka, le seigneur du lieu, lui avait accordée à sa demande. Il déclara à son hôte être l'ambassadeur du gouverneur de l'Inde et lui offrit les présents destinés à l'empereur – une pendule, du vin portugais et deux télescopes. Il entreprit d'éblouir l'entourage du maître des lieux en faisant étalage de son érudition, en discourant entre autres sur l'astronomie et en expliquant la géographie du monde. Il avait enfin trouvé la note juste. « Ils ne savent pas que la terre est ronde, écrivit-il,

pas plus qu'ils ne connaissent la course du soleil, et ils posent des questions sur ces sujets et d'autres, tels les comètes, les éclairs, la pluie et la neige.» Xavier vit tout le plaisir qu'Ouchi et sa cour prenaient à ses conférences : « Ils voyaient en nous des hommes instruits, ce qui ne fut pas pour rien dans le crédit qu'ils accordaient à nos paroles.» Quand il quitta la ville après avoir appris qu'un navire l'attendait dans le port de Funai, il avait obtenu quelque cinq cents conversions. Paradoxalement, ce n'était pas le christianisme qui avait attiré les nouveaux adeptes mais la connaissance que l'homme qui prêchait cette religion avait de l'astronomie.

Xavier quitta le Japon en novembre 1551. Pendant les deux années qu'il y avait passées il avait beaucoup vieilli et ses cheveux étaient devenus blancs. Loin cependant de se plaindre des difficultés qu'il avait dû affronter, il parla avec enthousiasme du Japon dans une lettre adressée à ses collègues missionnaires. Les Japonais, dit-il, « sont les meilleurs de tous ceux que nous avons découverts jusqu'ici, et il semble que nous ne trouverons jamais parmi les païens une race qui soit leur égale ». Bien que ses contacts avec la population eussent été limités, ils avaient été suffisants pour lui permettre de conclure que c'étaient « des gens d'excellentes manières, en général bons, et pas malicieux ».

Pendant que Xavier s'efforçait de moissonner les âmes, les marchands portugais s'étaient livrés à d'autres activités, plus lucratives. Ils avaient découvert que les Japonais avaient un appétit vorace pour la soie de Chine et qu'ils étaient prêts à payer des sommes énormes pour s'en procurer. Il leur était impossible d'en acheter eux-mêmes car les empereurs Ming, fatigués des razzias opérées par les pirates sur leurs côtes, avaient interdit aux Japonais d'y mettre le pied sous peine de mort. Selon un décret impérial, c'étaient tous « des voleurs, des oiseaux de proie et des rebelles à l'autorité de l'empereur souverain de Chine ». De tels propos enchantaient les

Portugais. « La discorde entre la Chine et le Japon aide grandement les Portugais qui ont par là un bon moyen de négocier leurs affaires profanes », constate un jésuite.

Aux alentours de 1500, le Portugal réussit à prendre pied sur la minuscule île de Macao, située au large de la côte sud de la Chine, ce qui leur donna accès à Canton, le grand marché de la soie. Avec l'énergie qui les caractérisait, ils se mirent à faire l'acquisition de vastes quantités de soieries dans l'intention de les revendre au Japon, ainsi que d'autres « marchandises chinoises » – porcelaine, musc, fards et rhubarbe –, lors du premier grand voyage commercial qu'ils projetaient.

En 1555, une énorme caraque mit à la voile, chargée à ras bord de soieries et commandée par le capitaine Duarte da Gama. Au Japon, les affaires allèrent bon train et, à son retour à Macao, le navire rapporta une si vaste quantité de lingots d'argent que les jésuites eux-mêmes n'en croyaient pas leurs yeux. « Il y a dix ou douze jours un grand navire venant du Japon arriva ici, écrivit l'un d'eux, le père Belchior. Il y avait une si riche cargaison à son bord que maintenant tous les Portugais et tous les navires qui sont en Chine veulent aller au Japon. » Ce succès déclencha une activité commerciale frénétique car, au Portugal, les marchands voulurent tous profiter de l'aubaine. Les bénéfices qu'on pouvait tirer d'un tel commerce étaient véritablement colossaux et les commentateurs, fascinés, décrivirent les quantités d'argent rapportées du Japon. L'un parla de vingt millions de grammes par an ; « la cargaison [...] est tout entière échangée contre des lingots d'argent, d'une valeur de plus d'un million de cruzeiros en or », se vante un autre, Diogo de Couto.

Pour transporter tout cet argent, les marchands de Macao construisirent d'énormes navires, monstres jaugeant près de deux mille tonnes. Ces *nao do trato* étaient très larges du barrot et comportaient jusqu'à quatre plats-ponts. Il y avait assez de place pour transporter un volume de lingots d'argent

équivalant à 325 m³. C'était une quantité astronomique. Ces vaisseaux, gigantesques pour l'époque, dominaient les jonques locales. Les règles qui régissaient le commerce naissant étaient tout à fait excentriques : le droit exclusif d'entreprendre le voyage annuel au Japon était littéralement vendu au plus offrant. Les gains qu'une telle expédition rapportait et l'autorité qu'elle conférait à celui qui la menait montèrent à la tête de bien des capitaines qui arpentaient en plastronnant les ports japonais, accompagnés d'une escorte d'hommes en armes, de joueurs de fifres et d'esclaves noirs. Les Japonais n'avaient jamais rien vu de pareil.

Tout en continuant à appeler les Portugais des barbares, les Japonais se montrèrent assez perspicaces pour comprendre qu'ils tenaient le moyen de se procurer les soieries tant recherchées. Ils découvrirent aussi que la meilleure façon d'attirer les marchands était de s'adresser aux jésuites qui faisaient le voyage en même temps que les ballots de tissu.

Otomo Yoshishige fut le premier à être assez malin pour comprendre que commerce et religion allaient de pair. Il écrivit aux autorités jésuites dans les termes les plus obséquieux pour les supplier de persuader les marchands de mouiller dans le port de Bungo. « Une raison en est que je pourrai pourvoir de nouveau à l'installation des pères [...] et qu'ils recevront un meilleur accueil que la première fois », avançait-il. Mais ce n'était pas tout. Le seigneur de Bungo désirait désespérément se procurer des armes portugaises, en particulier des canons « *espera* » avec lesquels on tirait des boulets de cinq kilos. « Si mon royaume est prospère et défendu, l'Église de Dieu le sera aussi », plaidait-il. Il ajoutait, dans une veine plus mielleuse, qu'il s'était toujours plu dans la compagnie des Portugais et que son trésor le plus cher était une lettre de la reine du Portugal qui lui était si précieuse qu'il la portait contre sa poitrine « comme une relique ».

La requête du pauvre Yoshishige ne trouva pas d'écho

auprès des Portugais. Les marchands et les hommes d'Église avaient découvert un meilleur port sur la côte nord-ouest de Kyushu. Il s'appelait Nagasaki et, à partir de 1571, leurs grands vaisseaux vinrent mouiller dans ses eaux profondes et sûres. « C'est une véritable forteresse, aucun seigneur japonais ne pourrait la prendre de force », écrit un Portugais. L'endroit se révélerait bientôt aussi favorable aux marchands que providentiel pour les jésuites. Omura Sumitada, le seigneur du fief dans lequel il se trouvait, s'était converti au christianisme en 1562 et avait pris le nom de Dom Bartolemeu. Il alla plus loin lorsqu'il vit arriver les quantités de soieries, de damas et de porcelaine apportées par les vaisseaux étrangers, et déclara vouloir faire de son fief une enclave exclusivement chrétienne dont serait expulsé quiconque n'embrasserait pas la nouvelle religion. Ces déclarations furent immédiatement suivies d'effets et une bande de jésuites « accompagnée par une forte garde parcourut la région, mettant à bas les églises des gentils [c'est-à-dire les temples bouddhistes et shintoïstes] ». Sept mois plus tard, vingt mille personnes avaient été baptisées, ainsi que les moines de quelque soixante monastères. Les jésuites étaient enchantés et se réjouissaient de voir ces religieux, qui les avaient jugés « plus vils que des esclaves », venir à eux et mettre « les mains et le front sur le sol en signe de soumission ».

Les jésuites se rendaient parfaitement compte que c'était moins la charité chrétienne que le sens des affaires qui animait Dom Bartolemeu. Il a agi « parce qu'il s'assurait ainsi qu'il aurait le Grand Navire dans son port, par lequel il gagnerait une grande réputation, et qui ferait de lui un grand seigneur à cause des taxes et des bénéfices qu'il gagnerait ». Le seigneur japonais fit bientôt aux Portugais une concession encore plus importante. Le 9 juin 1580, il leur céda le port de Nagasaki, la raison ostensible de sa générosité étant qu'ils auraient ainsi l'argent dont ils avaient besoin pour financer leur mis-

sion. Mais il bénéficierait lui aussi de sa propre largesse. Il continuerait en effet à percevoir taxes et redevances et serait autorisé à se réfugier à Nagasaki en cas de danger.

Les Portugais amasseraient de considérables richesses aussi longtemps qu'ils conserveraient le monopole du commerce avec le Japon. Cependant, à leur insu, une expédition vers le pays du Soleil Levant se préparait à Londres, dans les docks de Limehouse.

II

DES ICEBERGS EN ORIENT

Limehouse avait un aspect misérable à marée basse. Les planches de bois noirci dont étaient faits ses quais dégoulinait de pluie et grinçaient sous les pas ; dans la demi-obscurité de l'aube, on aurait dit le squelette de quelque galion naufragé.

De là, on apercevait l'église de Saint-Dunstan tandis que la Tour de Londres était visible du fleuve. Un peu plus en amont se trouvait Execution Dock où les foules s'assemblaient pour contempler, bouche bée, les corps raides et ballonnés, qui pendaient, sinistres avertissements, aux gibets dressés sur la berge. C'étaient ceux de corsaires et de flibustiers pris sur le fait, en train de piller carques et navires marchands. Le châtiment qui les attendait une fois qu'ils avaient été condamnés était terrible : ils étaient suspendus « au plus bas niveau des eaux et laissés là jusqu'à ce que la marée les eût submergés trois fois ».

En temps ordinaire, Limehouse ne s'éveillait à la vie qu'au lever du jour, mais le matin du 20 mai 1580 une activité inhabituelle s'y déployait avant l'aube. Les porteurs d'eau et les aconiers s'affairaient à préparer le départ imminent de deux minuscules navires. La destination de ces deux bâtiments était inconnue, mais leur cargaison était si inusitée qu'elle attirait les commentaires des hommes occupés à la charger. Gobelets de cristal et flasques d'étain, miroirs vénitiens et peignes

d'ivoire s'y côtoyaient. Ce n'étaient pas là les marchandises que les navires en partance pour des terres inconnues et barbares transportaient habituellement à leur bord.

Les bâtiments en question appartenaient à deux des plus extraordinaires entrepreneurs de l'Angleterre élisabéthaine. Sir George Barne était un aventurier invétéré qui prenait part « à la découverte de nouveaux commerces » depuis près de trente ans. Les premiers voyages qu'il avait commandités, entrepris dans les années 1550, avaient eu l'Afrique pour destination. Il avait depuis envoyé plusieurs expéditions en Guinée, et ses hommes avaient rapporté de l'une d'elles la tête d'un éléphant et des esclaves noirs. Ces derniers avaient mal supporté d'être séparés de leurs familles et s'étaient plaints, non sans raison, que l'Angleterre était un pays de continuelles averses. « L'air froid et humide les offense assurément quelque peu », nota le chroniqueur de l'expédition.

Après avoir passé des années à développer ses réseaux commerciaux, Sir George s'était donné le lointain continent asiatique pour objectif.

Son associé, Sir Rowland Heyward, s'y connaissait, lui aussi, très bien en expéditions commerciales envoyées explorer des terres inconnues. Cofondateur de la Compagnie de la Moscovie, qui avait ouvert au commerce le vaste royaume d'Ivan le Terrible, il s'était vu concéder dans cette partie du monde des droits très importants qui ne se limitaient pas à Moscou mais s'étendaient à des villes lointaines comme Astrakan, Novgorod et Kazan, la grande cité tatare des bords de la Volga. Il avait en outre demandé au tsar de lui accorder un permis de construire valable pour tout son empire. Ivan, éberlué, avait accédé à cette requête : « Nous donnons permission au marchand anglais [...] de construire des maisons à Vologda, Colmogro et sur la côte ; à Ivangorod, à Cherell et autres lieux dans nos États »,

avait-il ordonné. L'insatiable Sir Rowland ne s'était pas contenté de ces succès. Quelques années plus tard il avait tourné son regard vers la Perse et avait persuadé la reine Elizabeth de se mettre en rapport avec « l'empereur » de ce pays et de lui demander d'accorder le droit de commercer dans ses terres.

C'était maintenant au tour de l'Orient le plus lointain d'intéresser les deux marchands, car on y disait la Chine et le Japon fabuleusement riches. Sir Rowland pensait que, s'il pouvait être le premier à s'établir dans ces contrées, il obtiendrait fortune et gloire. Ni les problèmes soulevés par l'organisation d'un tel voyage ni les distances à parcourir ne parvenaient à le décourager. De conserve avec Sir George, il se mit à recueillir tous les renseignements disponibles et à établir un plan d'action avec l'enthousiasme et l'allant qui le caractérisaient.

Les deux hommes découvrirent bientôt qu'il ne leur restait plus beaucoup de recherches à faire. Moins de trois ans auparavant, en 1577, deux documents jusque-là inconnus et contenant des descriptions de la Chine et du Japon étaient tombés entre les mains de Richard Willes, un Anglais à la curiosité insatiable. On ne connaissait à l'époque rien ou presque de ces deux pays et Willes, qui le savait et pensait que sa trouvaille valait de l'or, décida de publier tout ce qu'il venait de découvrir dans un livre intitulé *A History of Travaille* (« Une histoire de voyages »).

Ce qui y était rapporté sur la Chine était puisé dans un récit fait par un marchand portugais qui avait été capturé et emprisonné par les mandarins de la cour des empereurs Ming. Un puissant souverain sur les ordres duquel étaient infligés des châtiments d'une terrible cruauté régnait sur cette contrée, y apprenait-on. Son empire était extraordinairement vaste et la population y augmentait à un rythme incroyable. « Le pays est si bien habité, raconte Willes, qu'il n'y a pas un

pouce de sol laissé inculte.» Aux yeux des marchands anglais, vaste population signifiait marché potentiel : il ne pouvait pas y avoir de nouvelle plus propre à les réjouir. Les Chinois avaient cependant des habitudes alimentaires peu séduisantes. Aucune créature vivante ne les rebute, disait-on, et Willes apprit avec étonnement que « les grenouilles se vendent au même prix que les poules [...] et aussi les chiens, les chats, les rats, les serpents et autres chairs malpropres ».

Ce qui était dit du Japon était beaucoup plus encourageant. Willes s'était procuré un certain nombre de lettres concernant la « nation japonaise » écrites par un jésuite, le père Luis Frois. Destinées à d'autres membres de la Compagnie de Jésus, elles n'étaient pas faites pour être lues attentivement – encore moins publiées – par des protestants « hérétiques ». Mais Willes, qui s'était vite rendu compte de leur valeur, les avait traduites « mot pour mot, de la manière qui suit ».

Lors de sa publication, l'ouvrage fit sensation dans le milieu des aventuriers londoniens, car il fournissait la preuve irréfutable que Marco Polo avait dit vrai. Le Japon était bien « une île glorieuse parmi tant de nations barbares et de rudes régions », si fabuleusement riche qu'elle avait les moyens d'acheter – et non de troquer – les marchandises qu'on voudrait y vendre. Il n'y avait que peu d'or, contrairement à ce que Polo avait annoncé, mais il y avait « de grandes quantités de mines d'argent » produisant des milliers de tonnes par an. Il y avait mieux : les Japonais ne ressemblaient en rien aux sauvages et aux cannibales habitant, disait-on, la plupart des îles de l'Orient. La population y était « amène, civile, pleine d'esprit, courtoise et sans duplicité » et les marchands anglais, assurait Willes, seraient bien accueillis par un peuple civilisé qui, « en vertu et honnête conversation », surpassait tous ceux qui habitaient les régions orientales de la planète.

Ce tableau n'était cependant pas exempt d'ombres. Les

côtes de ce royaume enchanté étaient extrêmement dangereuses et « une grande piraterie » en rendait, disait-on, les abords encore plus traîtres. Le climat était aussi d'une rigueur difficilement supportable. « Il tombe tellement de neige que les maisons sont enterrées dessous et que les habitants restent à l'intérieur », rapportait Willes. Lorsque les Japonais veulent sortir de chez eux, poursuivait-il, il leur faut « casser les tuiles » de leur toit. Un tel désavantage ne manquait pas d'avoir son bon côté : la rigueur du climat donnait à supposer que les étoffes de laine anglaises se vendraient bien.

Tout courtois et honnêtes qu'ils étaient censés être, les Japonais faisaient néanmoins preuve d'une propension



La description du *seppuku*, le suicide rituel en honneur au Japon, étonnait les lecteurs de Richard Willes. Les personnes qui le pratiquaient s'ouvraient le corps avec un sabre recourbé « de la poitrine jusqu'au bas du ventre. »

alarmante à la violence et à la brutalité. Pour économiser la nourriture, rare dans leur pays, ils étranglaient fréquemment leurs propres enfants, et ils étaient d'un tempérament étrangement mélancolique. Les suicides étaient fréquents parmi eux, et souvent extrêmement sanglants. Tout individu animé de l'intention de mettre fin à ses jours revêtait ses plus beaux habits de soie, sortait un énorme sabre recourbé de son fourreau et « taillant son corps, de la poitrine jusqu'au bas du ventre, s'assassinait lui-même ».

Les habitants de la principale des îles japonaises étaient censés être extrêmement civilisés, mais ceux qui peuplaient les provinces septentrionales, où les expéditions commanditées par Barnet et Heard aborderaient très probablement en premier, étaient d'une espèce beaucoup plus barbare. L'île de Hokkaido était peuplée de « sauvages vêtus de peaux de bêtes, avec d'immenses barbes et de monstrueuses moustaches » dont les poils étaient si longs que leurs propriétaires devaient les soulever à l'aide de fourchettes spéciales pendant les beuveries auxquelles ils s'adonnaient fréquemment.

Ayant pris connaissance de la richesse des deux royaumes orientaux, nos entrepreneurs décidèrent de poursuivre leurs préparatifs sans plus tarder, et ils se mirent à la recherche de bailleurs de fonds tout en cherchant à consulter tous les hommes censés posséder une quelconque expertise en matière d'explorations. La route à prendre par les navires qu'ils affréteraient ne semblait au premier abord pas faire de doute : c'était celle qui, après avoir longé les côtes de l'Afrique, contournait le cap de Bonne-Espérance et traversait l'océan Indien. Elle était cependant pleine de dangers. Les aventuriers et marchands portugais qui l'empruntaient depuis près d'un siècle étaient les maîtres des meilleurs ports et des principaux points d'eau. Il y avait peu de chances qu'ils y fassent bon accueil aux marins anglais hérétiques. La seconde solution – faire le tour de l'Amérique du Sud et

traverser l'étendue inhabitée du Pacifique – n'était pas beaucoup plus attrayante. Avec ses énormes rochers, le détroit de Magellan présentait un formidable défi aux pilotes les plus compétents et le Pacifique était aussi capricieux que mal connu. Pis encore, les Philippines, qui se trouveraient inévitablement sur la route des navigateurs, étaient aux mains du roi Philippe II d'Espagne.

Aussi Sir Rowland et Sir George décidèrent-ils que ces itinéraires présentaient tous deux des risques trop graves. Les frimas des régions septentrionales du globe leur étaient plus familiers que les chaleurs des tropiques, et il leur semblait que, quoique dangereuse, la route qui passait au nord de la Russie présentait en outre l'avantage d'être relativement courte. Après avoir consulté Richard Hakluyt, le grand expert ès expéditions de l'époque élisabéthaine, ils mirent au point un plan aussi hardi que simple. Ils feraient établir, sur l'une des nombreuses îles de l'Arctique – peut-être Vaïgatch, à l'entrée de la mer de Kara –, une base qui servirait de dépôt. Ce camp pourrait constituer un refuge salutaire pendant les longs mois d'hiver et deviendrait, éventuellement, un entrepôt sur la route reliant l'Angleterre à l'Orient le plus extrême. Outre qu'elle était d'une extrême simplicité, cette idée présentait d'autres avantages, notamment celui de permettre d'éviter les heurts avec les Portugais et les Espagnols. Les futures expéditions seraient d'autre part moins exposées au risque de courir à une fin aussi désastreuse que celle qu'avaient rencontrée en 1553 les marins de Sir Hugh Willoughby.

Sir Rowland et Sir George savaient que l'échec des expéditions précédentes avait été dû au « manque de connaissance de la cosmographie et de l'art de la navigation ». Aussi étaient-ils, dès le début, décidés à recruter les meilleurs des capitaines disponibles. Après avoir longtemps cherché, ils choisirent deux navigateurs aguerris et fiables, Arthur Pet et Charles Jackman, qui avaient déjà effectué l'un et l'autre de

longs voyages dans les régions arctiques. Jackman était parti à deux reprises avec Martin Frobisher à la recherche du passage du Nord-Ouest, et Pet avait acquis une très grande expérience des régions les plus septentrionales de la Russie. Les deux capitaines acceptèrent avec enthousiasme de participer de nouveau à une expédition de cette nature, dangereuse certes, mais passionnante. Ils furent rejoints par le marchand londonien Nicholas Chancellor qui espérait être le premier Anglais à faire fortune en Extrême-Orient.

Trouver des hommes d'équipage se révéla beaucoup plus difficile. Le projet présenté par Sir Rowland et Sir George sur les quais de la Tamise ne souleva qu'un intérêt des plus tièdes : il ne se trouva que treize hommes et deux jeunes garçons pour accepter de participer à l'expédition qui se préparait. Quoique sans grand espoir d'enrôler d'autres candidats à l'aventure, les deux marchands n'abandonnèrent toutefois pas leur idée. Inquiet du petit nombre des recrues, Richard Hakluyt, l'expert en explorations, les prévint que la mort d'un ou deux hommes mettrait toute l'entreprise en danger : «Étant si peu nombreux, vous devez veiller avec le plus grand soin à préserver la vie de vos gens, conseilla-t-il, et ne pas risquer l'un ou l'autre d'une quelconque manière.»

Sir Rowland et Sir George affrétèrent deux navires de petite taille, le *George* et le *William*, qui furent mis au mouillage «dans la Tamise, à Limehouse». Puis ils s'occupèrent des détails de l'opération et commencèrent par rédiger une lettre officielle de commission pour chacun de leurs capitaines. Le principal but qui était assigné à ces hommes dans ce document était «la recherche et la découverte d'un passage par mer... vers les terres et États du puissant prince, l'empereur de Cathay et, dans les mêmes, des villes de Cambalu (Pékin) et de Quinsay (Hang-Tcheou)». Comme l'endurance de l'équipage serait, de toute évidence, mise à rude épreuve, les capitaines reçurent l'ordre de «se lier ensemble en amitié, comme de

amis très chers et des frères [...], pour la réussite et poursuite ordonnée du voyage». Il leur était enjoint de s'aimer l'un l'autre, de prier l'un pour l'autre. «Vouez toutes vos forces à l'accomplissement de la chose pour laquelle vous avez été tous deux employés», leur était-il recommandé.

Richard Hakluyt fut prié de préparer une liste détaillée de tout ce dont les voyageurs auraient besoin en fait de vivres et de marchandises, tandis que des conseils relatifs à la navigation et à la topographie étaient demandés au Dr John Dee, mathématicien et astrologue bien connu. Celui-ci insista pour qu'à leur arrivée en Chine, les voyageurs ne jettent pas l'ancre dans le port de Hang-Tcheou : «Faites voile vers l'île du Japon, leur recommanda-t-il, où vous rencontrerez des chrétiens, des jésuites de nombreux pays [...] chez qui vous trouverez de grands enseignements et conseils.» William Borough, grand navigateur, fut aussi consulté. Il avait établi la carte d'au moins une partie des côtes de la mer Blanche, et supplia Pet et Jackman de poursuivre son œuvre, leur disant d'indiquer où se trouvaient «les hautes falaises et basses terres, sables, collines ou forêts». Pour les récompenser de leurs peines, il les autorisa à baptiser la plus petite baie et le moindre cap «à leur gré».

Sir Richard et Sir George avaient beaucoup réfléchi à la sorte de cargaison qu'il convenait de charger sur leurs navires, et ils étaient tombés d'accord avec Hakluyt pour faire de l'expédition qu'ils préparaient beaucoup plus qu'une banale mission commerciale : ce serait une exposition flottante de tous les produits de l'Angleterre élisabéthaine et témoignerait de l'état avancé de civilisation régnant dans ce pays.

Dans ses écrits, Hakluyt révèle l'inquiétude qui l'habitait à l'idée du contact projeté avec une contrée païenne réputée être aussi civilisée et évoluée que l'Europe. Les terres abordées jusque-là par les explorateurs avaient été «rudes» et «barbares», habitées par des «sauvages» vêtus de peaux pointues



Richard Hakluyt avait entendu dire que les Japonais étaient raffinés, surtout les nobles (*ci-dessus*). En préparant leur voyage, les capitaines Pet et Jackman prirent soin de ne choisir que des marchandises de qualité.

et brandissant des sagaies. Lors des voyages qui l'avaient conduit en Amérique du Sud, William Hawkins et ses compagnons s'étaient trouvés face à face avec des Indiens dont les joues étaient incrustées de morceaux d'os logés dans des trous pratiqués dans la peau. En Guinée, William Towerson avait découvert des « nègres sauvages » qui mangeaient de la chair crue et vivaient dans des huttes de boue. Plus les Anglais exploraient le monde, plus ils étaient convaincus que les régions lointaines de la planète étaient habitées par les membres de tribus primitives qui cavalcadaient entièrement nus, exhibant leurs « parties honteuses ». Ce n'était là en grande partie que des préjugés nourris par un sentiment de supériorité. Les habitants de l'extrême nord de l'Amérique avaient prouvé qu'ils pratiquaient la chasse et la cueillette avec une très grande habileté et qu'ils ne se dévoraient pas les uns les autres, pourtant les voyageurs disaient d'eux que c'étaient des créatures « voraces, sanguinaires et mangeuses d'hommes », et tournaient en dérision le goût dont ils faisaient preuve pour des objets simples, « cloches, miroirs et autres jouets ». Les habitants des régions périphériques de

l'Angleterre élisabéthaine eux-mêmes étaient jugés primitifs par les Londoniens raffinés aux yeux desquels une population était particulièrement arriérée : celle du Pays de Galles, idolâtre, superstitieuse et vivant dans « une barbare ignorance ».

Hakluyt savait qu'au cours du voyage qui les conduirait en Extrême-Orient, les Anglais entreraient en contact avec des populations très évoluées et il recommanda que seuls des articles de qualité soient chargés sur les navires commandés par Pet et Jackman. Il insista pour que soient emportés des balances exactes et des poids qui, d'après lui, n'étaient en usage que dans des sociétés « faisant preuve d'une certaine sagesse ». Il suggéra que les voyageurs se munissent d'une collection de pièces d'argent frappées à la noble effigie de la reine Elizabeth I. Elles seraient « montrées aux gouverneurs [...] étant des choses qui, en silence, parlent à des hommes sages plus que l'on imagine ». Il leur recommanda aussi de se munir d'une carte de l'Angleterre, mais pas de n'importe laquelle : il fallait, dit-il, qu'elle soit « en belles couleurs [...] et de la sorte la plus grande ». Parmi les objets à emporter devaient aussi figurer les meilleurs échantillons du savoir-faire des forgerons anglais, « serrures et clés, gonds, verrous, loquets, etc., grands et petits, d'excellente facture ». Les miroirs à main et les lunettes devaient être aussi représentés, ainsi que de beaux objets en verre, des sabliers et des « peignes en ivoire ». Glaces vénitiennes, gants en tricot, flasques en étain et boutons en cuir ne devaient pas être oubliés non plus. La laine, le principal produit d'exportation anglais, serait bien représentée par des chaussettes et des gants tricotés à la main, ainsi que des bonnets de nuit et des couvertures. Les cales contiendraient aussi d'autres articles, graines de fleurs odoriférantes, briquets à silex, soufflets et livres imprimés, chaque article ayant été choisi avec soin pour montrer que l'Angleterre était un royaume riche, évolué, et d'un niveau culturel extrêmement élevé.

Le *George* et le *William* quittèrent Limehouse au printemps 1580. Après une brève escale à Harwich pour prendre un complément de vivres, les navires pénétrèrent dans la mer du Nord. À peine étaient-ils partis que Richard Hakluyt recevait une réponse à une lettre qu'il avait adressée à Gerhard Mercator. Cette missive contenait un conseil d'une grande importance pour Pet et Jackman. Qu'elle soit arrivée avec deux semaines de retard était très regrettable, car le célèbre cartographe flamand avertissait qu'un des problèmes rencontrés lorsque l'on naviguait dans les mers septentrionales était que la boussole y était très inexacte. « Plus vous vous approchez du pôle Nord, écrivait-il, plus l'aiguille de la boussole s'écarte du nord, parfois vers l'ouest et parfois vers l'est. » Ces fluctuations étaient la cause de fréquents désastres dont les explorateurs arctiques étaient victimes, expliquait-il. « Si Maître Arthur Pet n'est pas bien équipé, avertissait-il [...], ou d'une dextérité si grande que, percevant l'erreur, il est capable de la corriger, je crains qu'il ne soit pris dans les glaces. »

Les caprices de la boussole n'étaient pas les seuls dangers auxquels Pet et Jackman seraient exposés. La fragile coque en bois de chêne des navires élisabéthains était peu faite pour résister aux éventuelles collisions avec la partie immergée des icebergs. Lorsque Martin Frobisher était parti à la recherche du passage du Nord-Ouest quelques années auparavant, ses hommes avaient dû surveiller ces montagnes de glace d'un œil vigilant et « avaient maintes fois atteint la pointe extrême du péril ». Horrifiés, ils avaient vu « des ais de bois épais de plus de trois pouces [...] disjoints et fendus en deux ». Même au milieu de l'été, quand le climat arctique était à son plus clément, il arrivait qu'un fort vent du nord pousse une flotte d'icebergs jusque dans des eaux auparavant libres de glaces.

Les nuages qui obscurcissent le ciel dans ces régions gênaient par ailleurs les pilotes qui, avec les instruments de

navigation dont ils disposaient, ne pouvaient déterminer leur position avec exactitude que par rapport au soleil. « Dans les régions nordiques, le soleil est proche de l'horizon, explique l'un d'eux, et il est communément obscurci par des vapeurs et des brouillards épais. » La situation était particulièrement critique en hiver, saison où la terre était « déformée par une obscurité horrible et une nuit continuelle ».

En dépit du pessimisme qui régnait à Londres, les capitaines Pet et Jackman atteignirent rapidement Wardhouse, port très actif alors, situé sur ce qui constitue aujourd'hui la frontière entre la Russie et la Finlande. Ils s'y réapprovisionnèrent en vivres frais et procédèrent à des réparations urgentes : le gouvernail du *William* avait été endommagé et sa coque « fuyait un peu ». Il fallut un jour entier pour la colmater.

Peu après avoir quitté Wardhouse, les deux capitaines eurent leur premier différend. Pour des raisons qui restent obscures, Jackman voulut faire escale dans le port suivant. Pet accusa son prétendu ami de couardise et déclara d'un ton sarcastique que « s'il se jugeait incapable de tenir la mer, il devait faire ce qu'il pensait être pour le mieux ». Il ajouta que l'équipage du *George* avait l'intention de poursuivre sa route seul. C'était une décision totalement absurde, qui allait de surcroît à l'encontre de l'ordre qu'ils avaient reçu « de ne pas se perdre de vue l'un l'autre ».

Tout juste quatre jours plus tard, le capitaine Pet nota dans son journal une brève mais menaçante observation : « Rencontre de la glace ce jour. » Or on était en plein été et le navire suivait une route beaucoup plus au sud que celle qu'il aurait bientôt à prendre. Le capitaine fit hisser toutes les voiles et le *George* se désengagea rapidement. Il s'agissait d'un phénomène isolé, pensa Pet, et l'iceberg auquel ils venaient de se heurter était un reliquat laissé par l'hiver dans un coin de la mer Blanche que le soleil n'atteignait jamais.

Au bout d'une semaine passée à naviguer dans un brouillard

épais, à essayer des tornades et des coups de vent accompagnés de tonnerre, l'équipage accueillit avec des cris de joie l'apparition, à l'horizon, des côtes de l'île de Vaïgatch. Ce minuscule lopin de terre situé au sud de Novaïa Zemlia marquait la frontière entre les mers de Barents et de Kara, et représentait un point de passage important sur la route de l'Extrême-Orient. Les vagues chargées de glaçons de la mer de Kara déferlaient en effet sur les rives de l'Asie. En pénétrant dans cette étendue d'eau, les navigateurs quitteraient l'Europe.

Le lieu avait une certaine importance stratégique qu'on avait, de l'avis de Hakluyt, trop longtemps négligée. Il avait suggéré que Pet et Jackman établissent leur base à Vaïgatch ou sur une île avoisinante : « De là [...] nous pourrions nourrir ces nations païennes avec nos marchandises, imaginait-il, [...] sans aventurer notre masse tout entière dans les entrailles de leur pays. » Il proposait qu'on y construise un fort ou un petit entrepôt, et qu'on encourage les marchands pékinois à y venir régulièrement. Ces intermédiaires permettraient aux Anglais de créer un réseau commercial qui étendrait ses ramifications dans l'Extrême-Orient tout entier.

Il n'y avait rien à redire aux projets de Hakluyt, sauf en ce qui concernait un point important : l'île de Vaïgatch n'était pas aussi proche de Pékin que le géographe le pensait. Elle était en fait située à environ trois mille kilomètres de la capitale des empereurs de Chine et il fallait, pour atteindre cette ville, traverser les étendues sauvages de la Sibérie, avec leurs forêts de bouleaux, leur toundra et leur permafrost. On devait aussi affronter le désert de Gobi et les hautes montagnes de la Mongolie du Nord. Les marchands chinois seraient-ils prêts à entreprendre un tel voyage pour acheter les chaussettes et les gants anglais ? On pouvait en douter.

L'île n'était pas non plus, comme les marins anglais devaient le découvrir, l'endroit idéal pour établir une base. On n'y

voyait ni habitations ni signe qu'on pouvait s'y approvisionner, et les hommes grelotaient dans leur justaucorps sous les rafales de vent glacé. L'escouade qui y débarqua, environnée d'un « épais brouillard », découvrit immédiatement une grande croix de pierre « et un homme enterré au pied ». Ce spectacle rappela le capitaine Pet au bon sens qui lui était naturel : se sentant tout à coup terriblement coupable de s'être séparé de ses compagnons de voyage, il grava son nom sur la croix « dans le but, écrit-il, si le *William* passait d'aventure par là, qu'ils aient connaissance que nous y avons été ».

Peut-être le capitaine anglais se rendait-il compte que la Chine était encore loin car, toujours résolu à poursuivre sa route, il ordonna à ses hommes de remonter à bord. Il dut cependant bientôt reconnaître que la mer de Kara présentait d'énormes difficultés, même pour un pilote expérimenté comme lui. Elle était parcourue de violents courants, parsemée de nombreux îlots rocheux, et, plus inquiétant encore, il y avait « une grande quantité de glaces au bord des côtes ». Le temps s'était en outre gâté. « Force tempêtes, pluies et brouillards », note Pet qui remarque que les vents soit secouaient sans relâche leur navire, soit le laissaient encalminé. Une bonne nouvelle attendait cependant les voyageurs : le 23 août, à « neuf heures après midi, nous avons aperçu le *William* », lit-on dans le journal de bord. Les équipages fatigués et abattus s'empressèrent de célébrer ces retrouvailles. Tout joyeux, Pet et Jackman oublièrent vite leurs rancœurs. Les marins du *George*, ayant fourbi leurs instruments de musique en cuivre, se mirent en devoir d'accueillir leurs compagnons de voyage comme il se devait : « Nous avons sonné de la trompette et tiré deux coups de mousquet », raconte Pet qui préféra, pour sa part, exprimer sa gratitude par une prière : « Nous reconnûmes dans notre rencontre un grand bienfait de Dieu accordé pour notre soulagement mutuel, nota-t-il, aussi en remerciâmes-nous Sa Majesté. »

Il ne tarda pas à découvrir que le voyage du *William* à travers la mer de Kara avait été difficile. Le navire avait l'étambot brisé, le gouvernail cassé et il n'avancait qu'à grand-peine. Réparer le gouvernail se révéla difficile, car l'eau était trop froide pour que les hommes puissent s'y immerger. Il fallut déménager canons et cargaisons pour les placer à l'avant du bâtiment afin que, par un effet de bascule, l'arrière se trouve par moments soulevé hors des flots. Les menuisiers se mirent alors à l'œuvre et il leur fallut quelques heures pendant lesquelles l'inquiétude régna pour terminer leur travail. Le *William* finit par être de nouveau en état de naviguer.

Pendant les jours qui suivirent leurs retrouvailles inattendues, les deux capitaines se mirent ensemble à réfléchir à ce qu'ils devaient faire. La perspective de poursuivre leur voyage les remplissait d'inquiétude. Le vent soufflait du nord en bourrasques glaciales et la quantité de glace flottant dans l'eau augmentait d'une façon alarmante. « Les vents, nous en avons eu à gré, note Pet, mais la glace et le brouillard plus qu'à notre gré. » Ils manquaient par ailleurs de renseignements précis. Les instructions nautiques que William Borough avait été en mesure de leur donner leur avaient servi jusqu'à Vaïgatch, mais les conseils du cartographe n'étaient que d'une utilité limitée une fois cette île laissée derrière eux. « Il est probable que vous trouviez la terre sur votre droite », avait-il dit, ajoutant, sans en être tout à fait sûr, que Pékin se trouvait à quelque six cents kilomètres de là.

Les raisons de rebrousser chemin ne manquaient pas aux deux capitaines, mais, intrépides l'un et l'autre, ils décidèrent de poursuivre leur route, poussés par la fièvre qu'entretenait en eux la perspective de découvrir des terres inconnues. Leur voyage avait d'ailleurs demandé tant de préparatifs et exigé tant de travail qu'ils auraient pensé faire preuve de désinvolture en ne le menant pas jusqu'à son terme. Ils avaient d'ailleurs grande envie de rencontrer les habitants civilisés

de l'Orient. Richard Hakluyt leur avait expliqué en détail la conduite à tenir à l'égard de telles populations. Il leur avait dit que les Chinois et les Japonais n'étaient pas des sauvages et ne devaient pas être traités avec la rudesse habituellement réservée aux tribus africaines et aux «brutes» barbares de l'Amérique du Sud. On devait faire preuve de civilité envers eux, leur témoigner de la déférence et leur faire un accueil gracieux quand on les invitait à bord des navires. «D'abord, conseillait Hakluyt, les plus doux parfums doivent être répandus sous les écouteilles, pour que l'endroit sente bon.» Après leur avoir rendu tous les honneurs qui leur étaient dus, on devait leur offrir les mets les plus délicats disponibles à bord : «Marmelade... pruneaux... amandes... poires séchées.» On devait leur donner du sucre, de l'huile de Zante, de l'eau à la cannelle avec des biscuits au vinaigre, gourmandise appréciée en Angleterre à l'époque élisabéthaine car «avec un peu de sucre ajouté, elle rafraîchit, revigore et stimule l'esprit de l'homme». Hakluyt suggéra aussi qu'on débouche des flacons «de bonnes eaux de senteur [...] pour les en asperger, à leur arrivée à bord». Lors du départ des visiteurs, il fallait leur offrir des confitures et des conserves : «Avec le don de ces marmelades, vous pourrez leur être agréables», assurait-il.

Hakluyt avait bon espoir que les Anglais seraient invités à terre, ce qui leur donnerait l'occasion de se livrer à un peu d'espionnage. «Observez bien leur marine, conseilla-t-il, leurs voiles, leurs palans, leurs ancres, leur équipement en bouches à feu, en armures et munitions.» Les Anglais devaient faire l'acquisition d'un peu de poudre afin d'en vérifier l'efficacité, et noter la qualité de leurs cuirasses. Il leur faudrait aussi étudier la protection offerte par «les murs et les remparts de leurs villes». Mais la curiosité de Hakluyt n'était pas d'ordre exclusivement militaire. Il avait demandé aux capitaines de rapporter des graines «d'herbes et de fleurs étranges» et de se procurer «d'anciens livres imprimés» pour permettre l'étude



Richard Hakluyt avait recommandé aux explorateurs de se renseigner sur les armes utilisées par les Japonais. Les Anglais devaient s'étonner de la qualité – et de la terrible efficacité – des sabres des samourais, aiguisés avec le plus grand soin par des maîtres artisans.

des langues utilisées dans ces pays lointains. Il leur avait même suggéré de ramener en Angleterre « un quelconque jeune homme » à qui l'on apprendrait l'anglais et qui pourrait révéler les secrets de sa terre natale.

Les deux capitaines poursuivirent leur route malgré les risques que leur faisaient courir icebergs et glaces flottantes jusqu'au jour où ils ne purent plus avancer. « Là se trouvaient des morceaux de glace si hauts que nous ne pouvions pas voir au-delà, par-dessus leur sommet », lit-on dans le journal de bord. Après être restés immobilisés pendant presque

une semaine, ils décidèrent de tenter de se frayer un passage à travers les glaces par la force. Ce n'était pas chose facile. « Nous étions fort incommodés par la glace », remarque Pet, et à peine s'étaient-ils dégagés de la banquise que le *George* entra en collision avec un iceberg. Le choc fut si violent que sa coque trembla et qu'il ne resta plus de son ancre qu'une masse de ferrailles tordues. Ils ne tardèrent pas à se cogner contre d'autres icebergs et, à chaque fois, un grondement sourd montait des profondeurs des bâtiments. « Nous eûmes maints autres heurts, écrit Pet, et c'est chose émerveillable que le navire eût pu les supporter. » Les dommages causés au *William* étaient considérables et sa chaloupe était en pièces. Pis encore, les deux navires se trouvèrent bientôt prisonniers des glaces et pris dans une tempête de neige qui recouvrit les ponts d'une épaisse couche blanche. Les hommes sentaient que leur vie même était en danger et, leur volonté faiblissant, ils cessèrent d'espérer atteindre l'Extrême-Orient. Ils ne parlaient plus de cingler vers le Japon ou vers la Chine et ne demandaient dans leurs prières qu'à échapper à l'étreinte des glaces et à rentrer en Angleterre avant que leurs bateaux ne se brisent en mille morceaux ou qu'ils ne meurent eux-mêmes de faim.

Pour une fois, leurs supplications furent entendues, car la glace qui leur barrait la route s'entrouvrit. Saisissant la chance qui leur était offerte, les marins hissèrent les voiles et se glissèrent dans la faille. À neuf heures, ils avaient atteint le bord de la banquise et se trouvèrent soudain en eau libre : « Grande fut notre joie, qui n'était pas sans cause, lit-on dans le journal de bord, et nous en rendîmes grâce. » Les chances qu'ils avaient de rester en vie étaient maintenant réelles. Ils ne les laissèrent pas échapper et mirent le cap sans plus attendre sur la pointe la plus septentrionale de la Norvège. À Trondheim, les deux capitaines se dirent adieu car Jackman, dont la soif d'aventures n'était pas encore apaisée, voulut partir pour

l'Islande. Pet n'avait aucune envie de l'y suivre. Il rêvait déjà des tavernes anglaises où brillait la douce lumière des bougies et où l'attendaient les putains de Southwark. Il fit voile vers Londres où il arriva le 25 décembre «qui était le jour de la nativité du Christ». Les marins tombèrent à genoux et remercièrent Dieu de leur avoir permis de «rentrer sains et saufs». Les hommes embarqués sur le *William* connurent un sort moins heureux. On n'entendit plus jamais parler d'eux.

L'expédition conduite par Pet avait été un échec complet. Ce capitaine s'était montré incapable de naviguer dans les eaux encombrées de glaces qui bordent les côtes du nord de la Russie, et son exemple n'était pas fait pour encourager les navigateurs qui voudraient s'aventurer dans ces régions septentrionales. Ses hommes avaient espéré revenir habillés de pourpoints de soie chinoise, les poches de leur justaucorps pleines de lingots d'argent japonais. Ce fut avec des engelures et des orteils manquants qu'ils arrivèrent à Londres. Il y avait pire : leur retour sans gloire coïncida avec celui, triomphant, de Francis Drake qui venait de faire le tour du monde. Le *Golden Hind*, le navire du célèbre navigateur, était rentré à Plymouth au mois de septembre 1580 et son capitaine avait été reçu en héros, non seulement parce qu'il était le premier Anglais à accomplir cet exploit, mais aussi parce qu'il rapportait un immense butin. Il avait pris aux Espagnols l'équivalent d'un million et demi de pesos dont cinq caisses d'or, vingt et une tonnes d'argent et une telle quantité de pièces de monnaie et de perles qu'il allait falloir de nombreuses semaines pour les compter.

La reine Elizabeth était au comble du bonheur et, lorsque Drake arriva enfin à Londres, elle lui fit l'honneur de lui accorder une audience privée qui dura six heures. Ce n'était pas seulement l'énormité du trésor qui ravissait la reine. Le voyage de Drake représentait un exploit en matière de navigation et

prouvait que les mers du Sud n'appartenaient pas exclusivement aux Espagnols et aux Portugais. Estimant suicidaire de naviguer dans ces mers, les aventuriers anglais avaient à plusieurs reprises tenté de se frayer un passage à travers les glaces septentrionales. Drake avait maintenant démontré que les océans Indien et Pacifique ne leur étaient plus interdits. Il avait même prouvé que les marins anglais pouvaient aller où bon leur semblait et qu'ils étaient tout à fait capables de jouer au chat et à la souris avec leurs rivaux catholiques. La reine allait proclamer le droit qu'avaient les loups de mer à son service de parcourir le globe : « La mer et l'air sont communs à tous les hommes », déclara-t-elle.

Elle choisit d'ignorer l'échec rencontré par Pet dans l'océan Arctique, rejetant le malheureux capitaine dans l'obscurité de laquelle il avait brièvement émergé. Elle préféra souligner la victoire du navigateur qui avait triomphé dans les eaux tropicales et se prépara à la célébrer en grande pompe. Elle ordonna que le *Golden Hind* fût amarré d'une manière permanente dans le port de Deptford pour servir de témoin durable du voyage historique qu'il avait accompli et proposa qu'un banquet fût donné à son bord. La fête eut lieu le 4 avril 1581 et fut splendide. Il n'y avait pas eu de célébration aussi fastueuse depuis le règne du vieux roi Henry. Drapeaux et oriflammes ornaient le navire et des bannières aux vives couleurs décoraient la côte aux alentours de Deptford. La reine elle-même était d'une humeur radieuse, consciente peut-être que les succès remportés par Drake ouvraient des perspectives nouvelles aux marchands aventuriers anglais. En montant à bord du navire que son équipage avait briqué pour la circonstance, elle brandit son épée dorée et menaça, par plaisanterie, de couper la tête à son capitaine. Drake savait que l'intention de sa souveraine était tout autre. Lui ayant commandé de s'agenouiller, celle-ci tendit en effet son épée à son invité d'honneur, le marquis de Marchaumont, et lui ordonna de

sacrer chevalier le courageux explorateur. Sir Francis lui offrit en retour de magnifiques cadeaux, tous volés aux Espagnols. Parmi eux figuraient cinq énormes émeraudes, un « panier d'argent » et un superbe globe terrestre en or, émaillé à l'endroit des océans. C'étaient ces océans que les aventuriers d'Elizabeth espéraient maintenant sillonner.

Le banquet se fit de plus en plus bruyant à mesure que la nuit descendait et le son des violes et des tambourins résonna de plus en plus fort sur le fleuve. Des spectateurs étaient venus en nombre croissant contempler le spectacle historique et le pont reliant le navire au rivage finit par être chargé d'une masse si énorme de curieux que ses poutres gémissaient sous leur poids. Un craquement retentissant se fit soudain entendre et cent personnes ou plus furent précipitées dans les eaux boueuses du fleuve. Peut-être eût-il été sage de voir dans cet accident la preuve que les moyens technologiques dont disposaient les sujets d'Elizabeth n'étaient pas toujours à la hauteur de l'enthousiasme de leurs propriétaires.

Tout le monde n'avait pas été invité à célébrer le triomphe de Drake. Un peu en amont de Deptford s'étendait un faubourg appelé Limehouse où les représentants d'une sous-classe élisabéthaine s'entassaient comme des sardines dans des logis misérables et malsains. Située à l'extérieur des murs de Londres, cette zone était couverte de huttes et de cabanes primitives bâties pour abriter une population déjà trop nombreuse. On avait beaucoup trop construit au cours des années précédentes, déplorait à l'époque le chroniqueur John Stowe selon lequel « les charpentiers de marine et [...] autres entrepreneurs maritimes avaient édifié beaucoup de maisons grandes et solides pour eux-mêmes et de plus petites pour les marins ». Londres grandissait à un rythme trop rapide et l'on se plaignait beaucoup du nombre d'habitations bâties chaque année. À l'époque du retour de Drake, la reine Elizabeth avait interdit par décret royal l'édification de nouvelles constructions dans

un rayon de cinq kilomètres autour des portes de la ville. La réputation faite à Limehouse était particulièrement mauvaise. Ses habitants étaient censés être « dépravés, licencieux et insolents ». Ce n'étaient pourtant pas tous des voleurs et de petits délinquants. Beaucoup de marins et d'artisans vivaient là, des charpentiers de marine qui construisaient les navires sur lesquels les gentilshommes aventuriers s'embarquaient ainsi que les marins qui en composaient les équipages. La Tamise était « le principal entrepôt et magasin de toutes les marchandises du royaume » et un labyrinthe de quais et de jetées couvrait les berges du fleuve d'un réseau tortueux. C'était là que les gens de mer se rassemblaient pour chercher du travail et offrir leurs services aux organisateurs d'expéditions partant pour des mers lointaines.

L'un d'entre eux s'appelait William Adams. Âgé de dix-sept ans au moment où Drake fut adoubé chevalier, il était né à Gillingham, village de pêcheurs du Kent, et avait été baptisé le 24 septembre 1564, probablement un ou deux jours après sa naissance. Il venait d'une famille humble et pauvre qui n'a pas laissé grande trace de son existence. William aurait connu le même sort si, la chance aidant, il ne lui avait pas été donné de mener une vie nouvelle et spectaculaire à l'autre bout du monde.

On ne saurait rien de son enfance sans une lettre qu'il écrivit de nombreuses années plus tard, sous l'effet du mal du pays. Au vu de cet accès de mélancolie, un médecin élisabéthain aurait diagnostiqué une crise de bile noire et prescrit une bonne dose de chardon, plante qui « revigore le cerveau ». Adams préféra se reconforter en écrivant à de vieux amis. Il commença par leur rappeler qui il était : « Je suis natif du Kent, je viens d'une ville appelée Gillingham, à deux milles anglais de Rochester et à un mille de Chatham. » Il expliqua ensuite qu'à partir de douze ans il avait été « élevé à Limehouse, près de Londres ».

Sa lettre laisse deviner une éducation peu rigoureuse et une attitude insouciant envers la vie. Le style en est délicieusement pittoresque et l'orthographe populaire et phonétique. Rares étaient les règles dans ce domaine à l'époque et William Adams n'en suivait aucune, pas plus que dans celui de la syntaxe dont il faisait un usage tout à fait excentrique. Il parle de «plui brouineuse, de temps tray bo, d'aipisse (épices) et de dents d'olaifants».

On ne possède aucun portrait d'Adams, à moins qu'il ne figure, sans qu'on le sache, parmi les Européens peints par les Japonais sur leurs paravents pliants, les *byobu*. Mais ses lettres révèlent un esprit chimérique et un tempérament qui, avec son mélange de témérité et d'arrogance allié à un charme discret, était susceptible d'exercer une certaine séduction sur les habitants de pays étrangers et lointains. Ses compatriotes devaient, plus tard, être stupéfaits de le voir s'adresser à des princes et à des potentats orientaux avec une rudesse semblable à celle dont il faisait usage envers les domestiques les plus humbles. Ils étaient également choqués par sa capacité à abandonner un comportement qui lui était habituel pour adopter des mœurs étrangères.

Ce devait être un grand ours d'homme, aussi coriace que la viande de porc salée, bâti pour supporter toutes les privations. Tandis qu'autour de lui ses compagnons perdaient leurs forces et mouraient, succombant au scorbut, à des blessures infligées par des flèches empoisonnées ou au «flux sanglant», Adams conservait une santé florissante. Afin de se maintenir en vie, il dévorait la chair crue de manchots et, quand il avait sucé toute la moelle contenue dans les os de ces oiseaux, il se faisait les dents sur le cuir durci par le sel qui protège les cordages des mâts. Il était cependant un aspect plus complexe de sa personnalité qu'une telle description occulte. Il se montrait parfois distant, détaché. À d'autres moments, il était d'une franchise désarmante. Ses compatriotes prenaient

la rudesse de ses manières pour de l'arrogance et l'accusaient d'être hautain. Ils ne se rendaient pas compte que c'était là le trait de caractère qui lui permettait de survivre aux situations les plus désespérées – et de prospérer.

Adams avait été l'élève du célèbre Nicholas Diggins qui lui avait appris le métier de pilote et celui de charpentier de marine. Il avait eu beaucoup de chance, car c'était de l'atelier de son maître, artisan d'une grande habileté, que sortaient un grand nombre des navires utilisés par les gentilshommes aventuriers de Londres. Il avait ainsi appris à construire les caravelles petites et rapides que les navigateurs anglais en étaient venus à affectionner, et aussi à incurver les varangues de la coque et à y fixer les barrots. Ce serait à ce savoir-faire qu'il devrait plus tard la vie.

Le jeune Adams préférait cependant la navigation à la construction des navires et il passait le plus clair de son temps sur le fleuve ou en mer. Son apprentissage sitôt fini, en 1588, il reçut le commandement du *Richard Duffield*, un bateau chargé d'approvisionner en vivres et en munitions la flotte anglaise qui se battait contre les Espagnols. Tandis que Lord Howard et Sir Francis Drake livraient bataille à l'ennemi, Adams ravitaillait les marins malades et mourants.

Quelques mois après la défaite de la Grande Armada, Adams épousa l'élue de son cœur, Mary Hyn, à Saint-Dunstan, l'église de la paroisse de Stepney située un peu à l'est de la Tour de Londres. Le mariage promettait à la jeune femme la perspective de longues périodes de solitude, car Adams avait la mer pour maîtresse. Il était entré au service de la Compagnie londonienne des marchands de Barbarie et, pendant les dix années qui suivirent, il fit la navette entre les côtes de l'Angleterre et celles, sauvages, de l'Afrique du Nord. C'était un métier dangereux qu'il exerçait là, car les ports de cette partie du monde étaient entre les mains de gouverneurs turcs sans scrupule ou de seigneurs de la guerre rapaces qui

trahissaient les commerçants anglais avec mépris. L'équipage de l'un de leurs navires, le *Jesus*, qui avait été capturé par les janissaires turcs n'avait eu droit à aucune miséricorde. « Ils nous ont fouillés et arraché les vêtements du dos, écrit un des capitaines, ils ont éventré nos coffres et pris tout ce que nous possédions comme butin. » Plusieurs marins furent pendus et les autres, après avoir été « violemment rasés » et enchaînés les uns aux autres, devinrent galériens.

Au moment où Adams s'était initié au métier de pilote, l'art de la navigation connaissait une importante évolution. Les aventuriers anglais avaient longtemps refusé « la science peu sûre et la vaine géométrie », préférant se fier aux enseignements de la tradition. Ils savaient que de « grands bruits et fracas » annonçaient les tempêtes, et que les catastrophes affectaient les profondeurs sous-marines. « Les dauphins de la mer vont sautant, écrit l'un d'eux, et les mouettes quittent la mer et gagnent la terre sèche. » Nombre de documents et de manuels d'instruction nautique utilisés à l'époque s'inspiraient de notions héritées du passé et perpétuaient la sagesse des vieux loups de mer. Tout cela suffisait aux marins pratiquant le cabotage dont une connaissance détaillée des côtes, des récifs et des courants garantissait la sécurité. Mais les voyages à travers les océans nécessitaient un savoir-faire d'une tout autre nature. Drake lui-même s'en était parfaitement rendu compte et avait insisté pour que les apprentis pilotes étudient la science de la navigation. John Dee, le mathématicien qui avait aidé Sir Rowland et Sir George à préparer leur expédition, était du même avis. Il avait dit aux deux marchands que le maître pilote qu'ils choisiraient devrait être un expert en « hydrographie, astronomie, astrologie et horométrie » et il avait ajouté que « la base et le fondement de tout [...] sont l'arithmétique et la géométrie ».

William Adams avait été l'un des premiers à avoir accès à la nouvelle science de la navigation. Dans un ouvrage paru en

1577 sous le titre de *A Regiment for the Sea*, William Bourne avait abordé le sujet, nouveau à l'époque, des périls encourus lors de voyages océaniques. Il expliquait aux pilotes anglais comment calculer la latitude à l'aide d'un quadrant et d'un astrolabe et il avait même conçu un instrument compliqué qui donnait, disait-il, une indication approximative de la longitude. Parmi les autres manuels de publication récente figuraient le brillant *Spieghel der Zeevaert* du Hollandais Lucas Waghenauer – traduit en anglais sous le titre de *The Mariner's Mirror* («Le miroir du marinier») et le magnifique ouvrage de l'Espagnol Martin Cortes, traduit en anglais sous celui de *Art of Navigation* («L'art de la navigation»). Ce dernier ouvrage, qui expliquait aux pilotes comment calculer leur position pendant la traversée d'océans inconnus, se terminait par une affirmation d'une importance capitale : un navigateur ayant des connaissances en astronomie et en mathématiques est capable de diriger son navire par-delà la ligne de l'horizon, même par les nuits les plus noires, et il peut, «par la certitude de l'art [...], connaître la route qu'il doit prendre».

Ce fut pendant un des voyages qui le conduisaient jusque sur les côtes de la Barbarie qu'Adams entendit parler d'un projet élaboré en secret à Rotterdam. Il s'agissait d'envoyer une grande flotte jusqu'aux légendaires îles aux épices situées dans les Indes orientales. Les commanditaires de l'expédition avaient déjà fait l'acquisition de cinq navires et des hommes d'équipage avaient été arrachés à leur corps défendant aux tavernes et aux prisons de la ville. Tout ce qui manquait était un pilote expérimenté pour guider la flottille à travers deux océans, l'Atlantique et le Pacifique. Les risques encourus lors d'un tel voyage étaient grands, mais les éventuelles récompenses seraient énormes. Si tout se passait bien, le pilote ramènerait au port un bâtiment chargé d'épices et d'or.

Adams n'hésita pas. À trente-quatre ans, il était las de transporter les laines anglaises jusqu'en Barbarie. Il savait

que sa nationalité ne serait pas un handicap car beaucoup de ses compatriotes servaient sur des bateaux hollandais. La perspective d'une longue absence le séparant de Mrs Adams et de la petite fille qu'il avait eue d'elle ne sembla pas non plus peser très lourd dans la balance. À l'instar de beaucoup d'aventuriers de l'époque, il n'aurait pour rien au monde laissé passer l'occasion du siècle, et s'engagea sans hésiter à partir pour un voyage dont il espérait rapporter un riche butin.

Au printemps 1598, Adams posa son sac de marin à bord d'un navire partant pour Rotterdam. Les méandres de la Tamise ne favorisaient pas les adieux prolongés et Limehouse disparut rapidement à sa vue. Les quais s'éloignèrent et la silhouette du clocher de Saint-Dunstan s'effaça à l'horizon. Un nouveau spectacle s'offrit bientôt aux yeux du voyageur : celui de la haute mer. Le lendemain, à la tombée de la nuit, le petit bateau sur lequel il naviguait s'approcherait des côtes basses de la Hollande.